

« Cette première partie du livre est dédiée aux gens de KOLÉA, aux vieux (cela leur rappellera des souvenirs) aux jeunes qui doivent en entendre parler (cela leur racontera ce que c'était) et à tous les gens des villages environnants : Fouka, Douaouda, Castiglione, Bérard, Tefeschoun, Chaïba, berceaux de nos souvenirs »,

voilà ce qu'écrivait Claude DOURIN à la fin du prologue de ses souvenirs, ignorant qu'il n'aurait pas suffisamment de temps pour écrire la deuxième (le retour en France en 1962) et la troisième partie (sa nouvelle vie en Argentine).

J'espère, en le publiant ici, grâce à ce média formidable qui permet de « recomposer » la vie d'un village au-delà de son « atomisation » brutale il y a quelque 45 ans, répondre aux vœux de Claude, de rappeler aux anciens et faire connaître aux plus jeunes ce qu'était son cher KOLÉA.

J'ai découvert ce manuscrit par hasard il y a un an, au Cercle Algérieniste de Lyon, grâce à la gentillesse de Madame Madeleine Vialettes et Monsieur Paul Martz : c'est un petit « bijou » d'écriture, de bonne humeur et de souvenirs touchants... qui est en réalité un exercice à deux mains puisque la sœur de Claude (Gilberte je pense en regardant la généalogie des Finateu dans « il était une fois...KOLÉA » d'Albert PORCEL) prolonge et complète le récit de son frère avec bonheur.

Ce récit m'a d'autant plus touché que j'avais déjà « rencontré » les 2 aïeux, François et Joseph, dans les cartons du Centre des Archives d'Outre Mer, à Aix-en-Provence, au cours de recherches sur koléa (je mettrai prochainement sur le site les titres de concessions provisoires de François-6 hectares en 1849- et Joseph -5 hectares 42 ares en 1858).

Bonne lecture !

Jacques Peyraud,

Webmaster du site kolea-bone.net



SOUVENIRS INACHEVÉS
DE CLAUDE

EN GUISE DE PRÉFACE À CES SOUVENIRS DE KOLÉA

Les quelques pages qui suivent ont été mises à la disposition de la Bibliothèque du Cercle Algérieniste de Lyon par la famille de Claude DOURIN.

L'auteur, descendant des FINATEU installés à koléa l'un en 1845 l'autre en 1852, a revécu en Argentine en 1963 l'héroïque période de "création" vécue par ses ancêtres en Algérie.

En 1986, atteint par une tragique maladie, Claude DOURIN n'a pu achever son recueil de souvenirs. Seuls ont pu être publiés par les soins de sa soeur, les souvenirs familiaux de koléa. Nous remercions avec émotion la famille de Claude DOURIN de nous avoir autorisés à les faire figurer sur les rayons de notre Bibliothèque.

M. V. LYON, 1996.

« C'est le premier chagrin qu'il nous cause »

INTRODUCTION

Il m'écrivait¹:

« Je t'envoie le début du manuscrit sur l'Algérie. Tu y retrouveras sûrement, toi aussi, toutes ces vieilles choses de la ferme qui ont marqué nos jeunes années. Après ces souvenirs de la plus tendre enfance, je te ferai parvenir au fur et à mesure ceux de l'adolescence et du régiment (l'Algérie de Papa) sur lesquels je ne m'étendrai pas trop. Puis ce sera l'après-guerre et enfin la période de cinquante-quatre à soixante-deux, avec un paragraphe spécial pour l'époque du 17 mars au 30 juin 62. Le tout avec des anecdotes et péripéties vécues, exemple, Madame ROUGE: c'est pas beau ça !

Madame ROUGE, ma vieille voisine de jardin, voulait ignorer les bombes, les attentats, les enlèvements qui ne faisaient que croître depuis les accords d'Evian. Pendant que les concerts européens de casseroles et les youyous stridents des femmes arabes allaient en s'amplifiant pour exprimer par cette cacophonie toute l'angoisse et la souffrance de deux communautés qui subissaient sans comprendre pourquoi la vie ou leur pays devait, leur être arraché, elle cherchait à me faire partager sa foi dans l'Algérie future: « qui s'était préoccupé jusque là de savoir ce que nous étions? Alors que maintenant nous allons pouvoir choisir notre nationalité » et elle concluait « C'est pas beau ça!!! »

« Rien au contraire des généralités que tout le monde connaît. Et qu'on est fatigué de lire et de relire.

La seconde partie qui concerne notre passage en France est presque terminée. Je l'ai faite d'abord parce que plus courte et plus récente. J'y raconte toutes nos tribulations de "rapatriés" de juin 62 à décembre 63 .Le ton n'est pas amer, mais se veut, au contraire, humoristique et destiné à passer un bon moment au lieu de ressasser des regrets et rancœurs inutiles.

Ensuite, ce sera l'Argentine avec les mille et une aventures vécues au temps héroïque de la Scafal et de la boulangerie.

La Scafal était une coopérative agricole pied-noir qui s'installa dans une province tropicale de l'Argentine, à la frontière paraguayenne, mais qui fit très vite faillite. Tout en continuant à défricher des terres avec leur fils, Claude et Annie créèrent, pour survivre, une boulangerie proche d'une ancienne mission fondée autrefois par les Jésuites. Leur vie matériellement très difficile fourmillait d'anecdotes invraisemblables: en livrant son pain chez une épicière de la zone, Claude trouva, un matin, le magasin fermé et toute la famille endimanchée fêtant un joyeux évènement. Des gosses couraient en s'amusant autour de la table de la salle à manger fleurie, sur laquelle étaient posés des ossements éclairés par des bougies. La señora expliqua à Claude que les autorités du village avaient décidé de changer les morts de place et lui avaient remis, en attendant, son défunt mari: « Vous

¹ Les textes en italique sont de la sœur de Claude

pensez s'il est content de se retrouver à la maison! Ça fait vingt ans qu'il l'a quittée !»

Dans les trois parties du livre, je ne ferai qu'effleurer la géographie et l'histoire, quelques phrases pour situer le lieu et l'époque, ainsi que je le fais pour Koléa. Corrige si besoin est tu peux ajouter des notes en bas de page.

Nous partirons pour la France au printemps 87, si rien d'imprévu n'arrive d'ici là. Nous y resterons au moins un an, nous attendons avec impatience. »

Nous allons avoir une année tout entière à nous! Je suis folle de joie à cette idée. Il a toujours eu le don de me mettre le cœur en fête. Je me libère de mon travail, je ne veux pas perdre une minute de ce temps qui va nous être donné. Ce sera peut-être le dernier que nous vivrons ensemble, comme au temps de la ferme. .le compte les mois ... les jours ... Non! ... pas lui! ... Non... attends-moi ... nous avons tant de choses à nous dire!

PROLOGUE

Au cours d'un passage dans une ville de l'étranger, je fus abordé par un groupe de jeunes gens, garçons et filles, qui faisaient la quête pour une oeuvre destinée, disaient-ils, à assurer la protection et la survie de toutes sortes d'espèces en voie de disparition. Ayant mis ma modeste obole dans leur boîte, je fus gratifié alors d'un prospectus de la liste en question. La parcourant d'un œil distrait et d'un esprit assez indifférent quant au but louable de cette association écologique et zoologique, j'y remarquais qu'entre la baleine bleue, le bouquetin des Alpes, le gypaète doré et autres quadrupèdes, plantigrades, mammifères ou volatiles menacés d'extinction, une des espèces qui m'intéressait le plus ne figurait pas sur cette liste qui, ma foi fort bien faite, avec statistiques à l'appui, me parut soudain incomplète: cette espèce était la mienne. Il s'agissait tout simplement du Pied-Noir, que dans un oubli sans doute involontaire *ou* par manque d'informations, ces bons jeunes gens n'avaient pas évoqué, et dont la disparition est, hélas, dans un futur plus ou moins bref, sûre, inexorable et inévitable. Il n'y a rien à y faire, aucun remède et aucune solution.

Quand, vers la fin du secondaire, le dernier des diplodocus s'accouplait avec la dernière des diplodocus, ils pouvaient encore prolonger l'espèce car de leur union naissait infailliblement un bébé diplodocus.

Quand l'avant-dernier des Mohicans se rencontra avec l'avant dernière des Mohicans, ils étaient bien persuadés que de leurs efforts joints résulterait la naissance du dernier des Mohicans.

Quand un abominable homme des neiges rencontre au coin d'un glacier tibétain l'abominable femme des neiges, soyez sûrs qu'au bout d'un certain nombre de mois que j'ignore (le cycle de gestation de ces individus étant vraiment peu connu), soyez persuadés, dis-je, qu'ils auront ensemble un abominable bébé des neiges, pour continuer l'espèce.

Ce n'est hélas pas notre cas. Le mieux fait et le plus normalement constitué des Pieds-Noirs, marié légalement à un authentique Pied-Noir n'aura plus jamais, même avec la meilleure volonté possible, d'enfants Pieds-Noirs.

Ensemble, ils auront des petits Parisiens, ou des petits Grenoblois, ou des petits Marseillais, ou des petits Toulousains, voire des petits Espagnols, Corses ou Sud-Américains selon le lieu où ces dits Pieds-Noirs se seront installés.

Pourquoi? Tout simplement parce que le diplodocus dans ses marais du jurassique ou du crétacé, le Mohican dans sa forêt canadienne, le yeti dans ses neiges de l'Himalaya, étaient restés dans le milieu où eux-mêmes étaient nés et avaient vécu; leur horizon, leur mode de vie, leurs habitudes, leur nourriture, l'air qu'ils respiraient, tout cela ne changeait pas pour eux.

Leurs rejetons, vu tous ces facteurs, ne pouvaient que vivre, penser, respirer, manger et agir comme eux. Ils étaient dans leur milieu, dans leur ambiance familiale et familière. Ce n'est pas le cas du Pied-Noir, projeté soudainement loin de tout ce qui lui était familier, de tout ce qu'il aimait.

Courageusement, bon gré, mal gré, il a bien fallu, lui, qu'il s'adapte pour survivre aux

mœurs, aux coutumes et à l'ambiance du lieu où il a été parachuté.

Cela a été dur pour lui, et malgré ce courage, cette adaptation et ce nouveau mode de vie, il est resté quand même avec la nostalgie du passé.

Mais cette nostalgie, ce culte du passé, ce regret des horizons perdus, pourquoi vouloir l'imposer à nos enfants qui n'avaient que peu ou même pas du tout connu l'Algérie et dont les plus grands n'ont plus, les années passant, qu'un vague et lointain souvenir.

Quand il nous arrive d'en parler, ça leur fait le même effet qu'à moi, petit, quand mes grands-parents, mes grands oncles et tantes ressassaient leurs histoires d'avant 1900 que je savais par cœur pour les avoir trop entendues.

Il a été prouvé et cela s'est vu au cours des siècles, que des communautés transportées en groupe ailleurs que dans leur pays d'origine sont restées ce qu'elles étaient Cromwell transporta vers 1650 des milliers d'Anglais protestants pour remplacer dans le Nord de l'Irlande les habitants qu'il déportait comme esclaves aux Antilles. Trois cents ans plus tard, leurs descendants groupés sont toujours Anglais et protestants.

On sait d'ailleurs les complications qu'a créées cette colonisation du Nord de l'Irlande.

Cent ans plus tard Catherine II de Russie fit de même avec les habitants de Silésie qu'elle exila sur de lointains territoires russes où restant groupés ils ont, au cours des siècles conservé leur langue, leurs mœurs, leurs coutumes. On les appelle les Allemands de la Volga.

Ainsi fut fait aussi pour les gens de Bikini et des atolls environnants, qui, regroupés ailleurs, sont restés ce qu'ils étaient auparavant. La seule façon de conserver notre personnalité, nos mœurs, nos coutumes, notre langage et notre accent, c'était une expatriation groupée. Certaines associations, certains porte-paroles des européens d'Algérie, sentant le vent venir, (ce fameux sirocco qui allait nous projeter de l'autre côté de la Méditerranée) avaient, paraît-il, demandé une portion du territoire français, déshérité et peu peuplée, afin d'y conserver les Pieds-Noirs. Bien sûr, ils ne réclamaient pas la Brie ou la Beauce, mais aucune suite n'y fut donnée en haut lieu. Les autorités déjà assez préoccupées par les autonomistes bretons, basques ou corses craignaient-elles de voir s'ajouter à ceux-ci un foyer turbulent? D'autre part il aurait fallu dans ladite région, une infrastructure étudiée, pensée et réalisée au moins depuis les dix années précédentes pour recevoir plus d'un million de personnes.

Les Pieds-Noirs quittaient donc l'Algérie vers les années 62 et 63 pour être projetés et éparpillés dans tout l'hexagone. De la sorte, les familles se disloquèrent et l'on perdit ses amis. Des collègues de bureau qui travaillaient ensemble depuis des années furent mutés l'un à Dunkerque l'autre à Carcassonne ou à Briançon. Il en fut de même pour les membres du corps enseignant et tous les employés de l'Etat, des banques, des services administratifs. Les ouvriers, artisans, commerçants, colons échouèrent où ils purent. Les vieilles personnes durent, selon les cas, s'installer chez un de leurs enfants, quelquefois même, séparés après quarante ou cinquante ans de vie commune, complètement dépaysés, n'ayant pas encore compris ce qui leur arrivait, enfermés entre quatre murs, parfois sans pouvoir sortir, car il y avait trop d'escaliers à monter ou trop de neige dans les rues, ils ne purent s'adapter et se dépêchèrent de mourir, souvent après avoir perdu la mémoire, ce qui valait mieux pour eux.

Le génocide moral commençait. Il continuerait sa marche jusqu'à l'extinction du dernier Pied-Noir qui disparaîtrait un beau jour comme le dernier des vétérans de la guerre de 1870 ou de celle de 1914. Bien sûr, ça prendrait du temps et ce serait tout de même moins désagréable et moins radical que celui des Arméniens, des Cambodgiens ou des bisons de Buffalo Bill. Mais la machine était lancée et plus rien de l'arrêterait désormais.

Vous me direz: il y a encore de grands rassemblements de Pieds-Noirs, ainsi que des amicales réunissant les anciens élèves de tel ou tel collège ou habitants de nos villages, mais on y remarque que les gens d'un certain âge y sont plus nombreux que les jeunes. Nos rangs serrés en 62 s'éclairciront au fil des ans, jusqu'à l'extinction du dernier ou de la dernière.

C'est pour cela que j'ai écrit ces lignes qui décriront notre communauté, nos mœurs, nos coutumes, notre état d'esprit, notre vie, d'abord au pays natal, et ensuite ailleurs, une fois déracinés.

Ce récit de l'existence d'un modeste Pied-Noir sera surtout descriptif et rarement amer ou rancunier.

Cette première partie du livre est dédiée aux gens de Koléa, aux vieux (cela leur rappellera des souvenirs) aux jeunes qui doivent en entendre parler (cela leur racontera ce que c'était) et à tous les gens des villages environnants : Fouka, Douaouda, Castiglione, Bérard, Tefeschoun, Chaïba, berceaux de nos souvenirs.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE

Je ne serai pas très long quant à mes souvenirs d'enfance ; en effet, quand on a lu ceux de Pagnol, on ne peut plus trouver beaucoup d'intérêt. à en lire d'autres; que ce soit la Gloire de mon Père, le Château de ma Mère, le Temps des Secrets, ces livres sont si admirables et si vivants qu'on ne s'en lasse jamais. Moi-même les ai lus et relus au moins vingt fois chacun, prenant toujours plaisir à voir sortir la bonne des cabinets, après l'exercice de tir dans la porte des deux beaux-frères chasseurs, ou voir entrer le soldat Trinquette Edouard, chargé de chaînes, dans un cachot plein de rats après sa fugue de la caserne de Tarascon.

Je tâcherai donc d'être plus bref sur les histoires de ma plus tendre enfance. Sachez seulement. que si notre illustre écrivain était né à Aubagne, moi j'étais originaire de Koléa, gros village et chef-lieu de canton bien situé sur les collines du Sahel ouest d'Alger, à une quarantaine de kilomètres de cette capitale, vingt de Blida et donc du pied des montagnes de l'Atlas tellien et. à. cinq ou six kilomètres de la mer.

Ce n'était pas un endroit touristique, car dans ce temps là on ne parlait pas beaucoup du tourisme, mais ça aurait pu l'être, à condition d'avoir une voiture car ce n'était pas très loin de Tipasa, Cherchell et leurs vestiges romains, une trentaine de kilomètres des gorges de la Chiffa et du Ruisseau des Singes, autant de Chréa et de sa station hivernale, et. à deux pas d'un littoral enchanteur et d'une mer magnifique dont on apprécie le charme et la beauté une fois qu'on en est privé pour toujours.

Le village en lui-même il n'avait rien de très pittoresque, à part ses deux blockhaus à l'est, restes sans doute des fortifications du temps de la conquête et le magnifique jardin dit des Zouaves, propriété militaire, aux ombrages centenaires, qui embellissait l'entrée sud du village en venant de la plaine de la Mitidja. Le centre de la ville, carrefour de plusieurs directions vers Alger et les villages du littoral s'enorgueillissait de la magnifique statue en bronze du général de Lamoricière, valeureux officier de la conquête, qui avait contribué à faire du camp de Koléa, à l'époque berceau des régiments des Zouaves qui devaient s'illustrer sur tous les champs de bataille d'Afrique et d'Europe.

Bref, KOLÉA était bâti à mi-pente sur les collines du Sahel dont le versant donnait sur la plaine et les montagnes. Il n'y faisait pas excessivement chaud l'été, comme dans d'autres bleds algériens, ni trop froid l'hiver. Je n'y ai vu que deux fois de la neige en quarante ans et encore ne dura-t-elle que quelques heures.

La commune, étendue en territoire, faisait, limite avec celles de Boufarik, de Oued-el-Alleug et d'Attatba dans la plaine, et de Téfeschoun, Castiglione, Fouka et Douaouda, situées sur le versant nord des collines donnant sur la mer.

Il s'y cultivait surtout de la vigne qui, sans avoir de gros rendements, produisait un bon vin courant, et des raisins de table réputés, baptisés dans la région des noms de Gros-Noir de Koléa et de Madeleine de France, alors qu'en réalité leurs vrais noms sont Alphonse Lavallée et Dattier de Beyrouth.

On y semait aussi de l'orge qui venait très bien et du blé dur de faible rendement à cause des brouillards printaniers. Mais il n'y en avait pas de grandes étendues, plutôt des cultures de remplacement, en général sur des vignes arrachées.

Deux entreprises voisines de battage et bottelage suffisaient durant l'été pour les gerbiers du pays.

A rajouter sur les versants nord de Saïghr, Ben Azouz et Saint-Maurice, plus tempérés et exempts de gelées, des champs de culture maraichères, tomates et pommes de terre de printemps.

Dans la plaine de Koléa, il y avait aussi des vignes, Cinsault et Aramon, il plus fort rendement mais plus faible degré, sur les bords du Mazafran mais surtout beaucoup de champs de fourrage naturel car contrairement aux collines plus sèches, sur ces terres basses toujours humides, il poussait une herbe abondante, qui, une fois coupée, séchée et bottelée repoussait en donnant un excellent pacage.

Dans cette plaine, l'eau de surface était imbuvable vu sa forte teneur en sel, mais il y avait un grand nombre de puits artésiens fort profonds, qui donnaient une eau abondante, fraîche et limpide, et qui, ajoutée aux eaux des canaux d'irrigation et de l'oued Fatis permettait d'irriguer de grandes étendues de rizières.

Sur le reste du territoire, sur ce qui n'était ni champs, ni vignes, ni vergers poussaient de belles forêts, sur les pentes qui donnaient sur la plaine celle de Sidi Rachid, celle de Chaïba Berbessa, celle de Koléa, celle de Sidi Bouzid et de Moha Kheira, forêts méditerranéennes où poussaient des pins magnifiques, des chênes verts, des lentisques, des arbuscules et des oliviers sauvages, très distinctes des grands bois domaniaux de la Doumia, de Bena Krap et de Farghen dans la plaine au sous-sol profond et humide et aux essences toutes différentes, frênes, trembles, ormeaux et peupliers.

Pas d'industrie dans le pays. Seul un artisanat local en général kabyle, de fauteils, chaises et tables (car le saule abondant dans cette plaine humide, y remplaçait l'osier par ses flexibles baguettes), et de corbeilles et paniers qu'achetaient par milliers les maraichers du littoral voisin, les roseaux y poussant à merveille aussi.

On y fabriquait aussi des gargoulettes, des jarres, des plats, écuelles et Kanouns en terre cuite, les terres rouges et grises argileuses de la région se prêtant à ce genre de fabrication. C'étaient les seules industries locales.

A ajouter cependant l'importante briquetterie Marzaroli, bien équipée et moderne, qui ne manquait jamais de matières premières grâce à la qualité des terres précitées. Située en bordure du Mazafran elle était entourée de remblais en terre qui la protégeaient contre les trop fréquentes inondations dues aux crues de l'oued Djer, de l'oued Chiffa el du Bou Roumi qui se déversaient dans le Mazafran et noyaient trop souvent hélas toute la basse plaine de Koléa.

Contrairement à beaucoup d'autres villages d'Algérie dits de colonisation, et fondés peu après la conquête, où les rues et les quartiers avaient été tracés au cordeau par les géomètres,

tres de l'armée, et où un prolétariat rural indigène était venu s'agglomérer ensuite dans les faubourgs, vus les besoins d'une main-d'œuvre abondante et rétribuée, là, c'était le contraire; c'était la nouvelle ville européenne qui s'était bâtie près de la ville arabe composée de grands quartiers de la route d'Alger, de Ben Azouz et de Tomborouf, où de belles maisons de style mauresque abritaient les familles de notables musulmans en général propriétaires terriens ou commerçants. Beaucoup de ces grandes familles descendaient des Turcs qui commandaient le pays dans l'ancien temps, d'autres qu'on appelait Andaluz de familles musulmanes revenues d'Espagne à la fin du Moyen-Age.

C'était en quelque sorte une ville sainte datant de plusieurs siècles, ce dont témoignait la présence de mosquées et surtout de tombeaux des grands marabouts, comme Sidi Mohamed Cherif, Sidi Belaid et surtout Sidi Ali Embarek dont le splendide et haut minaret surplombant le mausolée, dominait la verdoyante vallée de vergers, d'orangers, citronniers, mandariniers et grenadiers descendant vers la plaine.

Les deux communautés, la chrétienne et la musulmane s'entendaient bien et vivaient en bonne intelligence, chacune respectant les mœurs et les coutumes toutes différentes de l'autre. S'y ajoutait un petit noyau de familles juives, gens travailleurs, paisibles et peu bruyants, en général commerçants ou employés dans la magistrature qui étaient bien avec tout le monde et jouissaient de l'estime générale.

LA TENDRE ENFANCE

Après ce préambule géographique situant les lieux, passons à l'histoire, si tant est que ce qui touche ma modeste personne puisse concerner l'histoire.

Je naquis donc dans une ferme sise au milieu des vignes entre Saïghr et Messaoud, ha-meaux voisins et dépendants de la commune, juste après la première guerre mondiale, époque de forte natalité comme toutes celles d'après guerre.

A ceux qui croient aux horoscopes et aux signes du zodiaque, je me permettrai de dire que c'est de la pure fumisterie qui ne peut intéresser que les nigauds. Car je suis né comme le roi Louis XIV un lundi 5 septembre à midi. Même heure du jour, même jour de la semaine, même quantième du même mois. Plus, on ne peut pas. Eh bien rien, jusqu'à présent, ne m'a permis d'établir un parallèle entre nos deux destinées. Ca viendra peut-être, mais pour le moment, rien. Il faudrait que ça se précipite, car j'ai sûrement dépassé les trois quarts de mon existence. En disant cela, c'est un point de vue personnel super optimiste, car ayant déjà passé le cap de la soixantaine depuis pas mal de temps, cela supposerait une longévité d'au moins 85 ans, mais si je meurs au printemps prochain, j'en suis au 99 centième. A comparer avec le brillant destin de cet illustre monarque, zéro!! C'est plutôt terne, médiocre et sans histoire. Nos occupations n'ont pas été les mêmes non plus. Mes glandes sudoripares ont sûrement plus fonctionné pendant dix minutes de ma vie que les siennes dans toute son existence. De plus, je n'ai pas le don d'ordonner, de sévir, de rayonner et faire parler de moi, étant d'un tempérament plutôt modeste et effacé.

Il paraît néanmoins que les fées se penchèrent sur mon berceau comme sur celui de la Belle au Bois Dormant. Les mêmes fées d'ailleurs bonnes et belles.

La première s'inclina, me toucha de sa baguette et dit « Je lui donnerai la santé, il ne sera jamais malade et il aura une grande résistance physique. Jeune, il aimera les sports et les pratiquera, et même vieillissant il sera toujours très actif ».

La seconde s'approcha et dit: « Je lui donnerai moi le goût de tout ce qui est beau. Il aimera la littérature, la poésie, les arts, la peinture, la belle musique. Il cherchera toujours à apprendre et à enrichir son esprit »

La troisième à son tour prédit. : « Il aura une femme bonne, belle et travailleuse qui lui donnera cinq beaux enfants, tous très gentils. Il sera un heureux père respecté par cette belle famille ».

Une autre dit à son tour : « Je lui donnerai moi la tranquillité d'esprit, l'optimisme, la bonne humeur, le goût du rire, de l'humour, de la plaisanterie. Ce sera un tempérament heureux. »

Bref, chacune me combla de dons. J'oubliais une jolie petite fée, mais paraissant un peu étourdie, qui me prédit une vie tranquille, paisible et sédentaire (je crois qu'elle s'était un peu trop avancée sur ce dernier point; car, après dix-huit déménagements sur trois continents, ce n'est pas exactement ce qu'on peut. appeler une vie sédentaire).

Malheureusement, il arriva aussi la vieille et méchante fée, celle qui avait voulu faire

mourir la petite princesse car elle était furieuse de ne pas avoir été invitée. Mon entourage avait commis la même erreur. Aussi déclara-t-elle méchamment : « Il sera nul, archi nul en affaires. Il achètera toujours cher, vendra toujours bon marché. Il se fera rouler à tous les coups. De tout ce qu'il entreprendra, il ne fera jamais rien de bon, pas une seule bonne affaire. Bref, conclut-elle, il n'aura jamais d'argent ». Et elle partit en boitillant, s'appuyant sur son bâton.

Heureusement qu'arriva la bonne fée retardataire qui déclara aussi comme dans le conte de Perrault : « Je ne peux hélas pas défaire ce qu'a dit ma collègue, sa prédiction doit s'accomplir, mais je peux y apporter un amendement comme j'ai fait pour la jeune princesse. Il n'aura jamais d'argent, mais il n'en manquera jamais non plus. Car je lui ferai don du sens de l'économie, ce qui lui permettra de sauver toujours quelque chose de ses mauvais négoces et de vivre tout de même dans une modeste aisance, synonyme de confortable médiocrité. »

En attendant que ces prédictions se réalisassent, je grandissais dans notre campagne ; bébé dodu, j'étais devenu petit garçon, puis garçonnet qui aimait courir, grimper sur les arbres et, sur les toits à la grande fureur de ma grand-mère qui s'affolait de me voir perché sur la toiture du hangar ou à la cime d'un des énormes figuiers qu'on avait devant la maison. D'autres fois, elle me cherchait partout, car je ne répondais pas à ses appels, caché dans les bottes de paille, ou sous le ventre des chevaux dans l'écurie.

Aussi, quand mes parents, parfois, partaient à Alger pour faire des achats, elle se dépêchait de m'attacher avec une longue corde par la ceinture, après le poteau qui soutenait la treille dans la cour. Là, tout l'après-midi, je passais mon temps à m'enrouler autour dudit poteau puis en sens inverse je me déroulais. Je jouais ainsi à la Noria, comme je disais, et ma grand-mère, dès qu'elle entendait l'auto revenir et monter la côte menant à la ferme, me détachait en me gavant de bonbons fourrés au miel et autres ingrédients, à seule fin que je ne dise rien.

Tout le monde y trouvait son compte. Ma grand-mère sa tranquillité, mes parents leur petit garçon propre, et moi mes poches pleines de bonbons et caramels destinés à payer mon silence; car mon père n'était pas en termes particulièrement chaleureux avec sa belle-mère qui adorait les discussions, et le fait de me savoir attaché à un piquet comme un mulet tout l'après-midi, en aurait sûrement soulevé une aigre.

Ma grand-mère m'aimait beaucoup : elle me gâtait, me bourrait de friandises, et m'instruisait en même temps, car quoique n'ayant pas pu aller longtemps à l'école elle avait par la suite continué à s'instruire en lisant beaucoup (jamais de romans par exemple, mais au contraire tout un tas de livres et de revues intéressants et instructifs). Agriculture, histoire, géographie, elle savait des tas de choses. Outre la Dépêche Algérienne que nous portait tous les jours M. Tronc le facteur sur son cheval, elle était abonnée aux Lectures pour Tous, à l'Illustration, au Bulletin Mensuel Agricole de Maison Carrée et un tas d'autres revues hebdomadaires ou mensuelles. Elle m'enseignait donc beaucoup de choses.

Là, vois-tu, Claude, j'aimerais que tu parles aussi de l'enseignement que nous recevions à la ferme en suivant, tout au long du jour, notre grand-mère et notre grand-oncle Laurent, dans tous leurs travaux ou en les exécutant nous mêmes.

Avant la grosse chaleur, Grand-mère, qui-avait-horreur- de-la paresse-mère-de-toutes-les-vice, nous envoyait chercher de la luzerne pour les lapins avec nos brouettes et nos

serpettes, mais les petits papillons qui voltigeaient au dessus du champ nous entraînaient toujours plus loin. Sur le chemin du retour, tout en poussant nos brouettes pleines, nous entendions déjà Grand-mère répéter ce qu'elle disait chaque fois que nous mettions trop de temps : « on vous enverra chercher la mort ». Nous aimions beaucoup préparer la pâtée pour les poules en mélangeant avec nos mains le son et l'eau dans de grands seaux de vendangeurs, mais moins hacher les orties et les œufs durs pour nourrir les petites dindes. A l'éclosion des petits poussins, nous emportions dans nos chambres ces tendres petites boules duveteuses pour les mettre dans des corbeilles capitonnées sous les édredons de nos lits, afin qu'ils demeurent bien au chaud loin de leur mère, tant qu'il restait des œufs dans le nid. Nos poules étaient si bêtes qu'elles écrasaient ou estropiaient parfois les poussins déjà nés en voulant aider les autres à sortir de leur coquille. Par la suite, el/es se promenaient très dignes dans la ferme marchant el 'un pas très lent, toujours suivies par leur couvée qui s'engouffrait entièrement sous leurs ailes dès qu'elles l'appelaient pour la protéger de l'ombre menaçante de l'épervier qui planait très haut au-dessus de la cour. Pourtant nos volailles auraient dû beaucoup plus redouter le petit couteau pointu et très bien aiguisé de Grand-mère qu'un hypothétique rapt par le rapace. Nous n'aimions pas assister à l'exécution de ces pauvres volatiles qui se débattaient en criant. Nous ne revenions qu'après le sacrifice pour aider à la plumaison, opération très délicate quand il s'agit de ne pas abimer la peau. La bête était ensuite flambée à l'alcool de marc avant d'être vidée d'une façon qui ne pouvait être plus parfaite, puisque Grand-mère, au fur et à mesure de l'intervention, nous expliquait tout ce qu'il ne fallait surtout pas faire.

Notre voisin Jean de Tonnac, le meilleur élève-apprenti de Grand-mère, participait souvent à ces opérations de haute technique, ne se lassant jamais de poser des questions pour comparer les méthodes du maître "Madame Finateu" à celles de sa famille. Il passait des heures à la ferme pendant qu'on le cherchait partout chez lui. Le jeudi après-midi, nous allions souvent retrouver ces voisins où il n'y avait que des garçons et dont je partageais tous les jeux puisque tu m'emmenais partout. Quand vous ne vouliez pas que je comprenne ce que vous disiez, vous vous serviez d'un langage tout à fait hermétique pour moi qui s'appelait « jeuteugueu », que vous parliez avec une facilité et une rapidité déconcertante. Grand-mère avait vécu plusieurs années dans cette ferme car son père l'avait eue en métayage en arrivant du Dauphiné, à l'époque où elle appartenait aux Duchêne-Marullaz. Sur le chemin qui la reliait à la Concession Finateu, poussaient des réglisses que nous ne laissions jamais grandir, guettant l'apparition des feuilles qui nous indiquaient l'endroit où il fallait piocher avec nos binettes pour déterrer les racines que nous mâchions avec délice après les avoir lavées et dont le goût était bien supérieur à celui des bâtons secs de réglisse achetés dans les épiceries.

Très tôt, nous devions savoir reconnaître beaucoup de plantes pour aller ramasser celles destinées à faire des tisanes efficaces contre tous les maux (bourrache, Sureau, camomille, etc ...).

Grand-mère avait des médecines qui auraient fait pâlir d'envie Rika Zarái. Quand elle nettoyait ses laitues sur la margelle du puits, elle nous ordonnait d'ouvrir la bouche pour y déposer les limaces qu'elle y trouvait : « avale, nous disait-elle, c'est bon pour les bronches ». Nous n'en éprouvions aucun dégoût, y étant habitués depuis toujours. Quand nous voulions épater nos petits amis de la ville, nous les emmenions dans le carré de laitues et avalions sous leurs yeux ébahis des limaces comme s'il s'agissait de bonbons délicieux. Leur "Pouah" de dégoût démontrait bien qu'un enfant de ville était incapable d'imiter un

enfant de la campagne et nous aurions presque remercié Grand-mère de nous donner cette supériorité. Elle décidait un beau jour que nous devions manquer de fer en nous examinant de près, et nous entamions notre cure d'eau rouillée qu'elle tirait d'une bouteille dans laquelle elle avait mis des clous à macérer pendant un temps que nous avons toujours ignoré. Si nous avions des vers, nous mâchions de la tanaïsie, plante d'une rare amertume, que nous avalions comme les limaces, sans sourciller. En hiver, c'était la cuillère d'huile de foie de morue tous les matins à jeun, mais dès l'arrivée du printemps, nous ne pouvions échapper aux grands nettoyages par le sulfate de soude. L'alcool camphré que Grand-mère préparait elle-même en achetant du camphre à la pharmacie Fauchier, venait à bout de toutes les douleurs, préservait des poux et avait mille autres vertus que je ne pourrais énumérer.

Comme nous marchions souvent pieds nus sur les fleurs de sapindus ou de glycine qui jonchaient le sol, il n'était pas rare que les abeilles y plantent leur dard, mais l'oignon ou le poireau avec lequel Grand-mère frottait notre piqure n'était pas aussi efficace qu'elle l'assurait.

Les boules de sapindus, qui bouillaient presque en permanence sur le coin de la cuisinière dans un grand récipient d'eau, ne servaient pas à soigner, mais à laver certains vêtements foncés. Pour toute ménagère, elles étaient indispensables et irremplaçables. Rien ne pouvait égaler le brillant des tabliers noirs lavés dans leur eau, des chandails de laine, des robes en pilou, des pantalons de travail et même des cheveux quand ils n'étaient pas blonds.

Grand-mère profitait de notre présence à la ferme pour nous apprendre à aimer et admirer les choses de la nature. Elle se levait toujours avant l'aube afin de ne pas rater un lever de soleil, car elle prétendait que rien ne pouvait être plus beau. Un soir, elle nous annonça, à notre coucher, que le lendemain, elle nous réveillerait très tôt pour que nous assistions à ce spectacle magnifique.

Ce le fut vraiment, et nous nous exclamions avec elle devant cette lueur, d'abord assez faible, qui apparaissait derrière les montagnes pour aller en s'intensifiant jusqu'à devenir éclatante quand l'astre rayonnant sortit de la montagne, inondant le ciel et la terre de couleurs étincelantes. Notre père qui passait près de Grand-mère parla de Chantecler, mais je ne compris pas alors le sens de cette comparaison.

Avec notre grand-oncle Laurent, frère du grand-père que nous n'avions pas connu, et donc beau-frère de Grand-mère, nous apprenions les fleurs, les chants, la bonne humeur. Nous le suivions partout pour l'aider à arroser, faire la chasse aux courtilières dans le potager et fabriquer des épouvantails à moineaux pour préserver les fruits du verger. Nous le regardions faire et l'écoutions avec attention quand il taillait et greffait les arbres fruitiers ou ceux du jardin. Nous adorions cet oncle toujours si bon et si patient avec nous, qui nous confectionnait des tire-boulettes et de superbes cerfs-volants bien difficiles à lancer et à faire voler, et nous racontait de merveilleuses histoires. Avant les vendanges, nous contrôlions avec lui tout le matériel et l'réparions les sécateurs. Grand-mère nous réservait un carré de vigne derrière la maison pour que nous le vendangions et elle nous payait en fin de semaine, en même temps que les ouvriers, ce qui nous rendait très fiers.

Pendant les vendanges, nous aimions par dessus tout revenir, le soir, jusqu'à la cave, sur les chariots chargés de comportes, puis nous courions nous rincer les pieds avec les ouvriers avant de grimper dans les pressoirs où nous entamions avec eux une danse desti-

née à tasser le raisin déjà foulé, qui teintait de violet nos jambes jusqu'aux mollets. L'odeur qui s'échappait dans toute la cave des cuves ouvertes bouillonnantes nous enivrait. Les vendanges se terminaient par une grande fête pour les ouvriers comme pour nous.

Nous avions alors un peu plus de temps pour faire ce que nous voulions. Quand nous avions envie d'échapper à que/que corvée ou de lire tranquillement l'almanach Vermot sans être dérangés, nous nous réfugions dans une cachette qui ne pouvait être repérée que par les oiseaux qui volaient au-dessus de la cave composée de deux corps de bâtiments recouverts de toits pointus qui se rejoignaient au milieu par une gouttière, dans laquelle nous restions couchés, à plat ventre, des heures entières, avec la certitude de ne jamais être découverts.

En effet, personne d'autre que nous ne pouvions emprunter le chemin aérien qui nous y conduisait. Nous passions par un abricotier dont quelques branches très légères du sommet surplombaient le premier toit. Nous nous y laissions atterrir pour en grimper rapidement le sommet et nous laisser redescendre pour aller nous loger dans notre gouttière. Le bignonia qui grimpait jusque-là masquait par son feuillage et ses trompes orangées nos têtes que nous avançons parfois pour mieux voir. C'était un poste d'observation incomparable pour étudier le comportement des adultes dans les fermes quand ils se croient seuls. Nous ne vîmes et n'entendîmes cependant jamais rien qui n'aurait pu l'être d'en bas.

Dès que je fus plus grand et à même de comprendre.

Grand-mère m'apprit toute la généalogie de la famille qui était énorme, car nous étions parents à des degrés plus ou moins éloignés avec au moins la moitié du pays.

En effet, les aïeux Finateu étaient deux frères qui étaient venus des Pyrénées-Orientales, mais pas à la même époque, l'un vers 1845 comme colon et l'autre en 1852 comme déporté politique après le coup d'état de Napoléon III. Tous les deux avaient fait souche, naturellement, et comme à cette époque on ne connaissait ni la pilule ni la télévision, ils avaient eu des tas d'enfants, qui eux-mêmes en avaient eu d'autres qui s'étaient tous mariés dans la région, car on voyageait peu à l'époque, et les mariages avaient surtout lieu entre gens du même village, ou des environs, et c'est ainsi que nous nous trouvions parents ou alliés avec bon nombre de descendants de ces grandes familles de Koléa qu'étaient les Bergue, les Vié, les Mathieu, les Désarbres, les Vanoni, etc ... Ma grand-mère, elle, était une Jacquemond de Douaouda, ce qui ramifiait la famille vers Fouka, Castiglione, Bérard; car nombre de ses parents avaient essaimé dans les villages environnants : Mouzaia, La Chiffa, Marengo, Blida, Fouka, que sais-je. Nous avons des cousins partout, colons, artisans, fonctionnaires. Il y en avait à profusion. Comme, de plus, les quatre vingt dix pour cent des tantes s'appelaient Marie, on les différenciait par le prénom de leur époux. C'est ainsi que du côté de ma grand-mère, on les appelait la tante Léon, la tante Jules, la tante Cyr, etc ...

Je savais par cœur cette généalogie, l'ayant entendue plus de mille fois.

Oui, mais tu n'as pas expliqué que nos parents Marthe Finateu et Gilbert Dourin étaient arrière-cousins, l'une descendant de François Finateu, le premier arrivé à Koléa et l'autre de son frère Joseph, le déporté politique. C'est une des filles de ce Joseph, Françoise-Thérèse qui avait épousé un Dourin originaire de la Meuse. Notre grand-mère née Céline

Jacquemond ne portait pas les Dourin dans son cœur, mais je n'ai jamais su pourquoi. Elle appréciait aussi beaucoup plus sa propre famille que celle de son défunt mari Ennemond Joseph Finateu. A près la mort de son frère Jules, je l'entendis expliquer à une amie qu'un mari était en somme un étranger tandis qu'un frère, c'était la même chair et le même sang. N'ayant que huit ans à l'époque, je n'avais pas compris comment d'un même morceau de viande sanguinolent, on avait pu découper des frères et des sœurs, mais j'avais senti que ce n'était pas très aimable pour ce grand-père qui avait attendu patiemment sa future femme pendant onze ans à une époque où l'on ne prenait aucune avance sur le mariage.

(On trouvera la généalogie de François Finateu extraite du livre d'Albert Porcel et Maxime Martinez : « Il était une fois Koléa » et l'histoire des Jacquemond, écrite par Albert Jacquemond, neveu de Grand-mère, à la fin des souvenirs d'enfance de Claude).

D'ailleurs, si quelques-unes de ces parentés m'eussent échappé, les jours de Toussaint et des Morts étaient là pour les raviver à ma jeune mémoire, et les noms gravés sur les tombes me faisaient rappeler que reposait là la grand-mère des épiciers ou le grand-oncle du forgeron.

C'était la tournée des cimetières et on n'en manquait pas un. Ces deux jours y suffisaient à peine et l'on s'y retrouvait là et dans tous les bleds environnants avec tous les descendants, (cousins et. parents) de tous ces aïeux, arrière-grands-oncles et, tantes qui y reposaient en paix, et ces jours anniversaires qui, en principe, auraient dû être dédiés à la tristesse et au recueillement, étaient en réalité fort divertissants, car on y rencontrait toute une quantité de gens heureux de nous voir.

C'était, en plus de l'exposition florale de la saison, prétexte à se retrouver, à s'inviter les uns les autres, à aller se visiter le Dimanche. Pendant que les parents conversaient, nous les enfants, mes cousins, mes petits amis et moi, nous allions chercher de l'eau à la fontaine pour remplir les vases destinés à recevoir les magnifiques chrysanthèmes et dahlias qui s'y déposaient.

En passant, je déchiffrais les épitaphes des défunts sur les tombes de toutes ces vieilles familles.

Sur beaucoup d'entre elles, il y avait la photogravure de jeunes gens en uniforme de zouave, de tirailleur ou de chasseur d'Afrique avec écrit dessous: à la mémoire d'Untel. Ceux-ci n'avaient pas droit à la mention traditionnelle "Ici Repose" car ils ne reposaient pas près de leurs ancêtres, mais dans un trou d'obus des forêts de l'Argonne, un ossuaire de Verdun ou au fond du Déroit des Dardanelles, car les Français d'Algérie avaient payé un très lourd tribut à l'hécatombe de 14-18 et pratiquement toutes les familles avaient été touchées par ces deuils cruels.

Plus tard, quand je fus un peu plus vieux, ce que j'aimais par dessus tout ces jours-là, c'était la visite de mon oncle Lucien qui généralement venait seul de Guyotville. Ancien champion de boxe de la Marine française, ancien combattant, il avait fait la guerre dans les fusiliers marins et avait été grand gazé à Ypres. Il aimait beaucoup mon père qui était son plus jeune frère, bien qu'il lui reprochât souvent ses idées trop à gauche à son goût, et la fréquentation trop assidue d'amis socialistes et radicaux, car lui, l'oncle, était d'extrême droite, et croix de feu de surcroît. Il ne s'en cachait pas, car il avait sur son bouchon de ra-

diateur, l'emblème du colonel de la Roque (deux épées croisées sur une tête de mort).

Avec lui, tout allait toujours de mal en pis dans cette pauvre France qu'il disait dévorée par la gauche, les politicards et les francs-maçons.

Il se recueillait un instant sur notre tombe sur laquelle il posait un bouquet de fleurs, mais il en gardait quelques unes et je savais bien à qui elles étaient destinées, car tous les ans, la même scène se répétait et je ne l'aurais manquée pour rien au monde. J'étais d'ailleurs impatient et je lui demandais: « On ne va pas à la tombe de l'aïeul ? » « Mais si ! Mais si ! on va y aller, il ne perd rien pour attendre celui-là ». On se dirigeait donc vers la tombe de son arrière grand-père, mon trisaïeul qui était dans la même allée un peu plus loin (au pied d'un olivier gigantesque où les Arabes venaient parfois se recueillir et allumer des bougies, car on disait qu'il guérissait les maux d'yeux).

Sur la tombe, on lisait, gravé dans le marbre: « Ici gît Joseph Finateu Né à Pia, Pyrénées Orientales en 1811. Déporté politique de 1852. Il fut toujours honnête et bon père, libre penseur et vrai républicain. Il servit d'exemple à ses concitoyens pour la défense de la République. ». Mon oncle arrangeait donc ses quatre ou cinq fleurs dans un pot laissé à cet effet, puis il lisait et relisait l'épithaphe en faisant Hum! Ensuite, et c'était ce que j'attendais, il reculait d'un pas, remettait son chapeau et disait en remuant la tête :

« Ah ! Vieux con, va ! elle est fraîche ta République ! ». Et sur ce, il partait sans se retourner.

Moi non plus, je n'aurais manqué pour rien au monde la visite de l'oncle Lucien sur la tombe de notre trisaïeul Joseph Finateu, qui n'était pas surmontée d'une croix comme celle de son frère notre trisaïeul François, mais d'une colorme brisée. Je me demandais chaque fois si l'olivier marabout dont les branches étaient garnies de petits bouts de chiffon accrochés par les mauresques n'allait pas s'abattre sur la tête de l'oncle qui commettait le sacrilège d'insulter un mort, surtout avec le mot de trois lettres que nous, enfants, n'osions même pas épeler tant il risquait de nous précipiter en enfer. Choqués, nous étouffions cependant des fous-rires derrière le dos de l'oncle Lucien, et n'étions pas mécontents qu'une bonne leçon soit donnée à cet ancêtre qui avait eu une si mauvaise conduite. A u temps de Napoléon III, n'était-il pas monté à califourchon sur un âne, mais à l'envers, en le tenant par la queue, et n'avait-il pas traversé ainsi tout le village en criant « Vive l'Empereur » ?

Grand-mère n'était pas avec nous quand nous nous rendions sur la tombe de notre trisaïeul avec l'oncle Lucien sans cela, elle aurait été scandalisée qu'il dise devant nous des gros mots. Dès qu'elle sentait qu'un adulte risquait de prononcer une parole qu'elle jugeait peu convenable pour notre âge, elle ordonnait : « Les enfants, sortez », ce à quoi nous obéissions sans répliquer, mais derrière la porte, nous nous demandions de quoi il pouvait bien être question. Cependant, Grand-mère était bien loin d'être irréprochable. Ne nous apprenait-elle pas à blasphémer quand nous récitons avec elle la prière à Saint-Antoine de Padoue chaque fois qu'elle perdait quelque chose. Pour qu'elle soit efficace, il fallait répéter trois fois de suite :

« Saint-Antoine de Padoue

Vous qui ramassez tout

Grand voleur, grand filou

Rendez ce qui n'est pas à vous ».

Quand nous allions à la messe le dimanche, ou chaque fois que nous entrions dans l'église, j'évitais de passer devant la statue de Saint-Antoine de Padoue, tant je me sentais coupable envers lui.

LA FERME NATALE

Ces années d'enfance se passaient paisiblement. Nous étions partis habiter au village à trois kilomètres de la ferme; c'était tout près car mes parents avaient une grande maison inoccupée dans la rue derrière l'église. C'était juste en face de l'école maternelle, ce qui était pratique pour ma jeune sœur qui n'avait que la rue à traverser. J'y allais moi-même une année dans la classe de Mademoiselle Charles, une vieille demoiselle qui me donnait un bon point chaque fois qu'elle m'envoyait voir l'horloge du clocher de l'église, car j'étais le seul de la classe qui sache l'heure. Je n'en avais aucun mérite d'ailleurs, car je la savais « par cœur ». En ignorant le mécanisme, je savais l'heure par mémoire purement visuelle; mon grand-oncle Laurent me l'avait apprise à la ferme sur un vieux réveil en répondant aux mille questions que je lui posais chaque fois que je tournais les aiguilles.

L'année suivante, j'entrais à l'école des garçons. Mon père m'avait montré le chemin le plus sûr et où il y avait le plus de visibilité pour éviter les rares autos de l'époque. Je descendais donc les escaliers de l'église, passais derrière la mairie et la justice de paix et montais l'allée de platanes qui conduisait à l'école. C'était à peu près à 500 ou 600 mètres de la maison.

Ça nous était plus pratique que d'habiter la ferme d'où il aurait fallu d'incessantes allées et venues aux heures de classe. Mon père y allait tôt le matin et revenait le soir. Nous y montions tous passer le jeudi, le dimanche et le plus gros des vacances, avec la Citroën décapotable. En hiver, on s'emmitouflait dans des couvertures car les autos, malgré les bâches à pression, les vitres en mica, laissaient passer un air glacial.

Donc, nous allions souvent à la ferme que nous retrouvions avec plaisir et où nous avions nos habitudes.

Une source d'eau fraîche l'alimentait. En plus, devant la maison, il y avait un puits d'une eau pure et glacée où nous descendions un panier à bouteilles et où nous mettions les fruits au frais, car les réfrigérateurs n'existaient pas encore à cette époque. De toute façon, nous n'avions pas la lumière électrique à la ferme, ma grand-mère têtue s'étant disputée avec les agents de la Compagnie, les poteaux devant amener le courant étaient plantés jusqu'au milieu de la cour mais les fils du courant n'y arrivaient pas (cela dura d'ailleurs des décennies et nous empêcha de profiter du confort et des progrès énormes de ce deuxième quart de vingtième siècle qui commençait). Les voitures automobiles se modernisaient, apparaissaient les premières limousines, le téléphone s'installait aussi un peu partout. Les premiers postes de radio gigantesques poussaient leurs premiers balbutiements avec des craquements et des bruits épouvantables. La lumière et les moteurs électriques transformaient la vie des populations avides de progrès, surtout dans les fermes. Pompes dans les puits, caves modernisées, vinification plus facile, tout un tas de choses qui m'émerveillaient quand on allait visiter parents et amis qui en profitaient. Hélas! Chez nous, rien de tout cela. Ma grand-mère, rebelle au progrès, opposait un veto tyrannique à toute innovation. On en était toujours aux lampes à pétrole fumeuses et dangereuses, aux bougies et aux chandelles dans les chambres, aux fers à repasser sur le kanoun à charbon, aux mulets aux yeux bandés, à la noria, bref, sans rien de plus confortable qu'aux siècles précédents.

Te souviens-tu du jour où notre mère s'était fait couper, en cachette de Grand-mère, les deux grosses tresses de cheveux qu'elle tordait en chignon? Grand-mère découvrant sa fille amputée des deux jambes n'aurait pu en éprouver une douleur plus violente.

Il eut été tout aussi inutile de chercher la moindre salle de bains dans cette grande maison de campagne, où l'eau courante était aussi inconnue que l'électricité. Il fallait aller chercher ce précieux liquide à la fontaine qui remplissait l'abreuvoir dans la cour avec un arrosoir. Passe encore quand il faisait beau et de jour, mais de nuit quand il pleuvait, ce n'était ni gai ni pratique. On se baignait dans deux grandes bassines destinées à cet usage qu'on vidait ensuite.

Quant à moi, j'allai épancher mes quelques besoins naturels dans la vigne toute proche, au grand air, car pour rien au monde je n'aurais mis les pieds dans cet immonde édicule baptisé pompeusement cabinets, situé derrière le poulailler au fond de la cour, Oll tarentes et lézards étaient à l'affût pour y gober d'énormes araignées, et où deux crapauds centenaires, maîtres du lieu, montaient la garde en permanence. Comment faisaient les autres ? mystère ! Je ne me posais d'ailleurs pas la question.

C'est pourquoi j'aimais beaucoup aller chez ma marraine à Douaouda, qui avait une grande maison bien installée, des salles de bain en marbre avec des robinets dorés, des cabinets modernes où l'on pouvait lire, et un grand phonographe à pavillon qu'on remontait avec une manivelle, qui nous faisait entendre sur les disques la Voix de son Maître des valses musettes, des jivas et le charleston.

Si la maison, chez nous à la ferme, était vétuste et salis commodités, le jardin par contre était splendide. Comme il y avait beaucoup d'eau, nous avons un très beau verger, œuvre et orgueil de mon oncle Laurent, qui toute l'année durant, plantait, taillait, greffait, arrosait, piochait, fumait les si beaux arbres qui le composaient. Il y avait toute l'année durant des fruits à ramasser, les mois d'hiver d'abord avec toutes les gammes d'oranges, mandarines, aussi variées que diverses, clémentines juteuses et sucrées, les Thompson, les Sanguines, nous avons aussi des limons et des pamplemousses. Ensuite, au printemps, commençaient d'abord les amandes vertes, puis en Avril-Mai, des nèfles magnifiques. Nous en avons aussi de toutes sortes, certaines variétés plus grosses que des œufs de dinde, la Champagne à chair presque blanche très parfumée, la Tanaka à chaire dure, mais surtout la Saint. Laurent qui était, une nèfle que mon grand-oncle avait eue par félicitation de francs de pied, et qui avait obtenu une médaille d'or ou d'argent à l'exposition agricole de Maison Carrée. Il Pavait, ensuite propagée par greffage.

Ma grand-mère vendait, chaque année le verger d'agrumes et de néfliers, comme on disait « sur pied » à Bougara ou aux frères Kaddour, en se réservant quelques arbres que l'on marquait. à la chaux pour notre consommation familiale et pour les nombreux amis citadins qui ne manquaient pas de venir nous visiter à cette époque bénie, en apportant de grands paniers vides qui repartaient pleins.

Puis commençaient les cerises, mon fruit préféré, que les arabes nommaient Rab el Melouk, le fruit des anges. Nous en avons aussi beaucoup d'arbres dont la production était échelonnée dans la saison, de la guigne précoce à la pulpe rouge sang jusqu'au tardif bigarreau à la chair plus ferme mais plus pâle.

En même temps commençaient les abricots. Nous en avons plusieurs arbres très vieux et énormes, entre la cave et la maison, les vrais mech-mechs d'une saveur et d'un goût par-

ticuliers car les nouvelles variétés plantées plus tard, plus commerciales et supportant mieux le transport n'étaient, pas si bonnes ni si sucrées.

Juin, juillet, août, septembre, c'était une véritable corne d'abondance qui déversait sur la table les pêches, les poires, les prunes, les brugnons et surtout les raisins qui commençaient par le précoce Chasselas et continuaient avec au moins huit ou dix variétés pendant quatre mois pour se terminer par le tardif Valensi Croquant.

N'oublions pas les énormes figuiers de la cour, qui à la même époque nous fournissaient des fruits succulents. Certaines variétés donnaient deux récoltes dans la saison, la figue-fleur ou Bakor et, plus tard une autre aux fruits d'ailleurs différents d'aspect et de goût. A ajouter à tout cela de délicieux melons et pastèques douces comme du miel que mon oncle cultivait avec amour.

A la liste des fruits, tu as oublié d'ajouter les anones d'un gris verdâtre, à chair laiteuse, les pommes liane qui sont les fruits de la passion, les jujubes, les plaquemines et les kakis qui vraiment, chez nous, étaient de cette couleur et avaient des noyaux plats alors que les fruits appelés kakis en métropole sont nos plaquemines.

Nous avions aussi les fruits si parfumés du philodendron qui rampait sous le sapindus. Grand-mère faisait les gerbes de fleurs qu'elle offrait pour les enterrements, à l'aide d'une immense feuille de philodendron sur laquelle elle disposait ses fleurs en dégradé.

Puis arrivait l'automne, et après les vendanges nous parcourions les vignes pour cueillir les grappillons qui, au bout des rameaux, mûrissaient bien plus tard. A la même époque, nous avions encore des grenades énormes, des goyaves, des pommes qui, quoiqu'excellentes, étaient souvent véreuses, car ma grand-mère à aucun prix n'aurait consenti à déverser sur ces fruits les poisons destinés à combattre les parasites. « Méfiez-vous des fruits et légumes qui ne doivent leur trop bel aspect qu'aux produits chimiques qu'on met dessus, qui les pénètrent de leur poison, et donnent le cancer et les maladies de peau à ceux qui les consomment. D'ailleurs, il en faut pour tous, pour les insectes et pour les oiseaux, ceux-ci détruisant ceux-là. Il en restera toujours assez pour nous, la nature étant généreuse, il y en a pour tous. »

Elle avait sans le savoir trouvé les principes de l'écologie, à une époque où l'on n'en parlait pas encore.

(Heureusement que mon père ne l'écoutait pas pour soigner la vigne et traitait les raisins à l'arsenate de plomb en temps voulu (car les insecticides de synthèse n'existaient pas) sinon nous n'aurions jamais ramassé de raisins à cause de l'eudémis et la cochylis.)

Bien entendu, j'ajoute à cette liste de fruits la provision d'amendes sèches, de noix, que nous gardions pour l'hiver, les olives abondantes et juteuses que nous mettions dans des jarres, olives cassées, vertes et noires que nous ramassions et que ma grand-mère préparait pour l'hiver.

Il y avait pour cela une grande pièce de la maison où l'on mettait les provisions. A ces jarres d'olives s'ajoutaient celles de, graisse, de cochon salé ou confit, destiné à faire de grosses soupes aux choux ou aux haricots (que je n'aimais pas d'ailleurs et que je goûtais du bout des lèvres à la pensée que cette viande était emmagasinée là depuis des mois). On tuait chaque année à l'entrée de l'hiver un énorme cochon. On faisait venir un spécialiste, vieil espagnol qui nous aidait au sacrifice de l'animal et qui, nanti d'un aide, se mettait à

ernboudiner, faire les pâtés, confectionner saucisses et soubressades qu'on suspendait à des perches par chapelets.

Il ne manquait, pas pour la confection des saucissons (dits de ménage) de demander une bouteille de vieille eau-de-vie qui donnait bon goût à la viande, disait-il, il ne précisait pas à laquelle, mais ce devait être la sienne car il mettait royalement deux petites cuillères d'eau-de-vie dans le cochon, et se tassait le reste de la bouteille de gnole, pendant les trois jours que durait la cochonnaille, sans parler de force anisettes et verres de vin.

Le grand-oncle Laurent n'aurait pas failli à la tradition car c'était un énorme mangeur comme tous ceux de sa famille d'ailleurs qui mouraient encore jeunes, d'avoir trop mangé dans leur vie. Ses cousins germains Paul et Charlot, célibataires endurcis comme lui, habitaient Koléa, sur la route de Tombourouf où ils avaient une charmante petite ferme, mais comme ils avaient hérité d'un partage de famille d'une vigne qui touchait la nôtre, sur la route de Chaïba, ils venaient tous les deux, avec leur break tiré par leur jument grise, pour s'en occuper vaguement. C'était le prétexte pour venir faire avec leur cousin Laurent des casse-croûtes dignes de Pantagruel. Ils emmenaient avec eux, le matin, des couronnes de pain espagnol tout frais qu'ils achetaient en passant chez Dantoine, le boulanger, ouvraient dans un gros saladier quatre ou cinq grosses boîtes de thon Saupiquet, des olives vertes et noires, deux ou trois énormes camemberts, en attendant que soient à point les côtelettes de mouton qu'ils mettaient au grill sur un feu de sarments, ou alors trois ou quatre kilos de sardines qu'ils dégustaient toutes chaudes avec un jus de citron. Le tout arrosé de vin rosé qui était au frais dans le puits.

Aussi, nous étions assurés de leur visite la semaine suivant les cochonnailles. Ils venaient goûter la nouvelle charcuterie, boudins crus ou cuits à la viande, à l'oignon, les pâtés de foie, de tête, le cervelas, les soubressades, à charge de revanche bien sûr quand ils tuaient le leur.

J'étais tout jeune, mais affolé et sidéré de les voir manger et boire, surtout que je n'ai jamais eu un gros appétit, même petit: je suis gourmand, j'aime les bonnes choses bien préparées, mais en petite quantité. J'aime grignoter, picorer. Aussi, maintenant que j'ai l'âge qu'ils avaient à cette époque, je n'ai pas du tout la même silhouette qu'eux. Je les imagine mal faire ce que je fais encore, monter sur les toits, descendre dans un puits, faire des kilomètres à bicyclette, avec leur canne et leurs énormes panses.

L'image traditionnelle des grand-mères d'autrefois a bien changé aussi. On ne les voyait pas à 60 ans jouer au tennis, nager le crawl, ni faire très attention à leur ligne, comme celles d'aujourd'hui. Je crois que ces aïeux mangeaient beaucoup trop et beaucoup trop de choses riches. Ils ne parlaient pas de régime ni de diététique.

Ce fut d'ailleurs la réponse de l'oncle au docteur de Badillac, qui était le médecin de la famille. On l'avait fait venir plusieurs fois car l'oncle était malade. Son foie, son estomac, ses intestins étaient comme les organes d'un moteur à qui on a demandé trop d'efforts. « Monsieur Finateu, lui dit-il, vous mourrez un de ces jours d'avoir trop bien vécu, et surtout trop mangé ».

« Voyez-vous, Docteur, lui répondit l'oncle, j'aime tout de même mieux ça que d'être mort de faim ».

Un autre souvenir de ces temps-là est la grande lessive.

C'était un évènement important car il ne se répétait que trois ou quatre fois l'an. Ma grand-mère mobilisait deux laveuses et une repasseuse qu'elle nourrissait ces jours-là.

Le grand bassin lavoir était rincé, rempli d'eau claire, les laveuses s'y installaient, commençaient leur labeur. Ca y allait de bon cœur. Quand une pièce était lavée, elles la tor-daient. Une d'entre elles aidait ensuite ma grand-mère à porter ce linge à la lessiveuse, un grand bac d'au moins 200 litres posé sur un trépied avec le feu par dessous. Il y avait dedans des bois qui se croisaient à travers le linge et qui permettaient le lessivage. Ma grand-mère, juchée sur une caisse, arrosait le tout avec une énorme louche à grand manche en y jetant de temps en temps des boîtes de cendre propre qu'elle conservait à cet usage. Elle n'usait pas de lessive chimique car elle disait que ça brûlait le linge. Les gens de ce temps-là aimaient le beau linge de maison qui, bien lavé, bien séché, bien conservé, passait de père en fils ou plutôt de mère en fille. Elle faisait laver au moins trente paires de draps et autant de services de table, les jours de lessive. Elle faisait sécher tout cela dans la cour de la ferme dont elle fermait l'accès ce jour-là car elle n'aurait pas toléré que quelqu'un rentre y faire de la poussière. Elle y tendait des dizaines de mètres de cordes (pas de fil de fer) sur des perches pliantes. On rentrait tout ça religieusement après les opérations. Une fois bien sec, le linge était plié, repassé et empilé dans de gigantesques armoires campagnardes où ma grand-mère n'oubliait pas de mettre des branches de lavande qui dégageaient une si bonne odeur quand on ouvrait les portes.

Tu sais bien, Claude, que Grand-mère trouvait l'odeur de lavande trop commune. La veille des grandes lessives, nous allions déterrer des rhizomes d'iris qui poussaient tout le long de la rigole qui encerclait le petit bois de bambous que les Koléassiens venaient choisir et couper pour en faire leurs cannes à pêche. Ces rhizomes, cousus dans des chiffons déposés dans le fond de la lessiveuse, donnaient en bouillant avec les cendres une odeur au linge de Grand-mère inégalable et retrouvée depuis nulle part meilleurs. Quand nous rentrions l'été en pleine chaleur dans nos draps de toile fraîche si délicieusement parfumés, c'était pour notre corps et notre odorat le bonheur suprême. Nous retardions pourtant au maximum cette heure du coucher pour prolonger cet état second dans lequel se trouvent plongés les enfants quand, engourdis par le sommeil, le bruit des conversations de leur entourage leur arrive atténué et ronronnant sans qu'ils ne parviennent plus à en saisir le sens. Ces veillées étaient pour nous un enchantement. Nous les passions l'hiver au coin de la cheminée près de notre grand-oncle Laurent qui, tout en nous racontant des histoires, nous apprenait à faire des fleurs de maïs dans les cendres chaudes de la cheminée.

L'été, nous nous installions dans la cour illuminée par un ciel constellé d'étoiles dont beaucoup étaient filantes. Nous n'avions souvent pas le temps de faire un vœu tant elles nous surprenaient. Les soirs de pleine lune, on y voyait presque comme dans le jour, cet astre en Algérie éclairant beaucoup plus qu'en métropole. Les papillons de nuit qui volaient autour de nous nous apportaient pour le lendemain les bonnes ou les mauvaises nouvelles, suivant la couleur de leurs ailes. Les tarentes sur les murs et la tonnelle guettaient leurs proies et j'avais toujours peur qu'el/es ne me tombent sur la tête. Nous entendions les chants des Arabes qui marchaient la nuit sur les routes. Nous demandions à l'oncle Laurent de nous faire revivre l'époque où les panthères et les hyènes existaient en-

core et où les hommes avaient une force herculéenne. Ils arrivaient à soulever je ne sais combien de bottes de paille ou de sacs de blé, et à se coucher sous les roues d'un chariot sans que celui-ci ne les écrase. Mais il y avait aussi les romantiques histoires de crinoline de la si belle Impératrice Eugénie qui était passée à Koléa avec l'empereur Napoléon III. Grand-mère, dont la famille était arrivée quarante ans plus tard que celle de son beau-frère Laurent, avait conservé la nostalgie de son Dauphiné qui était pour elle la plus belle province de France. Quand elle nous parlait de l'hiver dans son pays et qu'elle nous expliquait qu'avant la classe, il fallait faire dégeler l'encre pour pouvoir écrire, nous ne pouvions imaginer ce phénomène invraisemblable : de l'encre transformée en glace! Avec elle, il ne s'agissait pas de panthères mais de loups et d'une fameuse bête du Gévaudan dont je ne situais ni le lieu ni l'époque de son existence. Je m'imaginai que Grand-mère pouvait la rencontrer dans les bois, en allant à l'école, comme le petit chaperon rouge. Nos bêtes féroces à nous étaient les chacals qui venaient parfois crier sous les fenêtres de nos chambres, ce qui déchaînait les aboiements des chiens et nous ne savions plus lesquels essayaient d'intimider les autres.

Mais la bête la plus horrible et qui nous faisait toujours sursauter quand nous la découvrions trop tard, car elle avait le pouvoir de se confondre avec l'herbe ou les branches sur lesquelles elle se trouvait, était le caméléon. Son aspect de bête préhistorique et ses gros yeux globuleux tournant dans tous les sens nous faisaient fuir à toute vitesse, alors que le caméléon se meut extrêmement lentement. Seule sa langue rapide lui permet d'attraper sa nourriture. Nous avions dans le jardin un buddléia que nous appelions l'arbre à caméléons, car ils avaient une prédilection pour cet arbuste dont les fleurs lilas en grappes côniques attiraient les insectes. Nous en faisons le détour pour ne pas nous faire attraper par ces monstres. L'oncle Laurent racontait que sa sœur en avait un en permanence dans sa maison pour attraper les mouches. Il disait aussi qu'on ne pouvait en emmener en France car le caméléon ne supportait pas la traversée, mais je ne sais s'il avait essayé de le faire.

Il nous est arrivé de voir dans la cour de la ferme nos ouvriers arabes accroupis en cercle autour de cet animal, occupés à un jeu dont nous n'avons jamais voulu regarder la fin tant elle était cruelle. Ils introduisaient une cigarette allumée dans la bouche de cette bête, devenue soudainement si pitoyable à nos yeux, au milieu de ces hommes qui riaient. Il paraît que la fumée qu'elle aspirait sans savoir la rejeter finissait par la faire éclater mais nous n'avons jamais su si cette tragique fin était réelle ou si nos ouvriers, l'ayant entendue raconter, cherchaient à la vérifier. Eux, qui ne supportaient pas que nos parents nous corrigent quand nous le méritions, avaient parfois vis-à-vis des bêtes ou de leurs propres enfants un comportement que nous ne comprenions pas toujours. Fatma, la femme de notre comis, qui aimait pourtant beaucoup ses enfants, frottait au piment de cayenne les endroits les plus sensibles de leur corps, ou les brûlait avec la paille de son balai préalablement passée dans les braises, lorsqu'ils se mouillaient la nuit. Pour elle, c'était le meilleur remède contre le pipi au lit.

En fin d'après-midi, nous l'assistions souvent lorsqu'elle préparait sa galette pour la faire cuire dans son four en terre, près du poulailler. Rien n'était meilleur que cette galette légèrement grillée des deux côtés dont elle nous tendait un morceau rompu avec ses mains. Grand-mère nous traitait de petits mendiants et nous accusait d'ôter le pain de la bouche de ces pauvres gens, mais Grand-mère qui n'était pas née, comme nous et nos ancêtres Finateu en Algérie, ignorait que le refus de ce morceau de galette aurait été ressen-

ti par Fatma comme une grossière insulte et nous étions trop bien élevés pour la lui infliger. Grand-mère n'était d'ailleurs pas tout à fait comme nous. Elle était demeurée un pur produit dauphinois, alors que nous éliions devenus ce qui a été baptisé « Pied-Noir » depuis l'exode, mais qui alors était algérien, tandis que nous appelions l'Algérien d'aujourd'hui l'Arabe.

D'abord, elle avait un accent or, tout le monde sait qu'en Algérie, nous n'en avons pas et puis tous les dictons qu'elle énonçait à plaisir, comme « En avril, ne te découvre pas d'un fil, etc ... », n'avaient aucune valeur en Algérie. Il n'y a que « Gaspillage ne profite à personne » qui pouvait s'appliquer en tous lieux et en tous temps. Elle était aussi remplie de préjugés et quand elle parlait d'une « femme en cheveux », on sentait bien que sa vertu ne pouvait égaler celle d'une tête chapeauté. Elle avait sur nous la supériorité du Parisien sur le provincial et nous agaçait un peu à vouloir tout comparer avec son Dauphiné, où les gens et surtout les fromages étaient bien meilleurs. Elle se chamaillait souvent avec notre grand-oncle Laurent auquel, dans le fond de mon cœur, je donnais toujours raison.

Vers la fin de sa vie, l'oncle Laurent perdit la vue. Il nous demandait parfois de lui lire les « Lectures pour Tous » de la guerre de 14-18. Je savais à peine lire mais connaissais déjà tous les noms de ces héros dont nos aînés parlaient sans cesse. Se faire tuer pour la France était tout ce qu'il y avait de plus naturel et chez les Finateu, Jacquemond, Dourin, comme chez tous les Pieds-Noirs, on héritait du patriotisme à la naissance. On citait le cas de la cousine Juliette qui avait refusé de se marier avec un Suisse qu'elle aimait avant la guerre, uniquement parce qu'il ne l'avait pas faite. Le courage, le patriotisme, l'honnêteté étaient sans doute les plus grandes vertus enseignées. Grand-mère n'aurait jamais fait asseoir à la table quelqu'un qui n'était pas honnête. L'argent avait beaucoup moins d'importance que la réputation.

Le cochon, les lessives, ces évènements ne mettaient pas, à proprement parler, la ferme en révolution, mais donnait tout de même une animation inhabituelle que j'aimais beaucoup. Il y en avait un troisième, c'était la vente du vin.

Marché conclu avec le courtier de grandes maisons de vin d'Alger, au jour dit arrivaient les camions, ces vieux Berlier à chaînes, avec des fûts de 500 litres vides. Puis débarquait l'entonneur, homme de confiance de la maison, qui surveillait les opérations. Il mettait son nez sur l'orifice des fûts, les faisait relaver, les désinfectait avec une mèche de soufre allumée dedans, puis sur la bascule les pesait, d'abord vides, puis pleins, et c'était moi qui notait tout cela sur un énorme carnet à élastique. Tare, Brut, la soustraction, qui n'avait aucun secret pour moi, donnait le net. Avec une craie, on notait ces trois poids sur le côté du fût plein qui, grâce à un treuil, montait rejoindre ses compagnons sur le camion. A chaque Clive, on prenait des échantillons qu'on scellait dans des bouteilles avec un cachet de cire et qui devait être conforme avec la marchandise vendue. Cette opération durait au moins trois jours et se répétait plusieurs fois par an. Nous n'étions pas tenus, mais la tradition voulait qu'on héberge l'entonneur et qu'on le nourrisse ; ma grand-mère se surpassait et nous préparait de délicieuses poules en sauce et des gratins dauphinois qu'elle sortait de son four de campagne.

L'entonneur partait avec le dernier camion avec un sac de pommes de terre, un carton plein de fruits, en nous faisant de grands adieux.

COUTUMES ET TRADITIONS

J'ajoute une parenthèse pour préciser que, au fil des ans, ces traditions se perdirent peu à peu, et qu'à mon époque d'adulte, elles avaient complètement disparu. Le progrès suivant sa marche inexorable, avait éliminé tout cela. Le ail les cochons gras que j'élevais étaient pesés vifs et remis au charcutier qui passait en voiture deux fois par semaine dans les fermes et me payait soit en argent soit en charcuterie fraîche. Nous n'étions plus non plus les gros mangeurs d'autrefois, et tuant un cochon, il nous aurait fallu au bout de quelques temps en jeter les trois-quarts.

Les lavandières firent place à la machine à laver, et les quotidiens lavages de deux ou trois bricoles remplacèrent les monstrueuses lessives trimestrielles d'autrefois.

Les maisons de vin n'envoyèrent plus d'entonneurs, le seul chauffeur du camion citerne y suffisant. Arrivant vers les 8 heures du matin, il repartait avant 10 heures, le temps de lire son journal dans son camion, cela marchait tout seul; les pompes électriques remplaçant celles à bras lui remplissaient ses deux citernes, camion et remorque en un temps record, le temps qu'il nous dise bonjour et au revoir et d'aller chercher les laissez-passer à la Régie au village, c'était déjà terminé !

Bien d'autres traditions aussi se perdirent au fil des ans, notamment celles des grandes réunions de famille dominicales. En effet, les dimanches, dès 2 ou 3 heures de l'après-midi arrivaient les cousins de partout pour saluer la vieille tante et passer l'après-midi.

Aussitôt, nous les gosses, entamions avec nos jeunes cousins et cousines des parties de courses et de cachettes qui n'étaient interrompues vers les cinq heures que par le copieux goûter qui nous attendait.

Dans l'immense salle à manger de la ferme, ma grand-mère avait déplié sa table aux cinq allonges et y plaçait ses services de table, nappes, serviettes, ses assiettes à dessert, tasses, argenterie.

Le thé brûlant voisinait avec la grande soupière de chocolat au lait fumant. Elle faisait bouillir quatre ou cinq tablettes de chocolat Kohler ou Meunier (dont je récupérais les images pour ma collection) dans plusieurs litres de lait.

Sur une table voisine, il y avait une corbeille d'oreillettes saupoudrées de sucre fin, des gâteaux de Savoie cuits à son four de campagne, au printemps des mounas, des croquets aux amandes, tous de sa fabrication, des gâteaux secs (qu'elle achetait chez les cousins Bergue Maxime et Marcel, épicerie fine du village). Ce copieux goûter durait jusqu'au soir. Puis les cousins repartaient, chacun chez soi, dans leurs limousines Morris Léon Bolter, Lorraine Dietrich, Cottin-Desgouttes ou Citroën C-6 à strapontins, grandes et spacieuses comme des autobus.

Les vieux moururent. Les visites entre cousins s'espacèrent. On se rencontrait encore pour les grandes occasions, jour de l'an, époque des vœux, mariages, fêtes de familles ou alors au stade de football, l'été à la plage; non pas qu'on fût mal entre nous, loin de là cette pensée, mais les vieilles tantes et les vieux oncles n'étaient plus là comme trait d'union familial.

LES FÊTES DE VILLAGE

Mais où diable avais-je la tête, car je m'aperçois que j'oubliais au chapitre précédent, parmi les réunions familiales, celles qui nous rassemblaient les uns chez les autres, pour les fêtes de village, fêtes qui duraient trois jours, commençant à la fin du printemps et s'échelonnant en été dans tous les villages environnants.

Ces festivités se passaient de manière suivante :

Le samedi soir, c'était la retraite aux flambeaux dans les rues, suivie d'un bal champêtre auquel n'assistaient en général que les gens du village.

La grande fête commençait en réalité le dimanche de grand matin. Salves d'artillerie, bombes et pétards, réveillaient les populations. Les boulomanes aux blanches casquettes arrivaient de partout. Les quadrettes tirées au sort, les parties commençaient, qui allaient, des éliminatoires à la finale, durer toute la journée. Il y avait autrefois aussi des jeux de quilles, primés d'un mouton pour les vainqueurs, mais peu à peu, au fil des ans, ce jeu laissa complètement la place à la boule souveraine « Sport national » en Algérie.

L'après-midi, les jeux commençaient pour les enfants et les jeunes. Courses à bicyclettes, courses à pied, courses en sacs, mâts de cocagne, jeux de ciseaux, et bien d'autres passe-temps divertissants qui duraient jusqu'à la sauterie avant souper.

Après souper, vers 10 heures du soir, commençait le grand bal "féérique" disaient toujours les affiches qui programmaient la fête, imprimées en technicolor par Mauguin ou Zaragoza de Blida ; grand bal sur la place magnifiquement décorée et illuminée, qui attirait tous les gens, vieux et jeunes des villages alentour. Le bal était interrompu un moment par une vibrante Marseillaise qui saluait les autorités, maires du canton, conseiller général, et autres édiles qui inauguraient la fête et nous honoraient de leur présence, puis cela continuait jusqu'à la série, où danseurs et musiciens allaient se rafraîchir dans les cafés avoisinant la place. Puis, ça recommençait. Il y avait une foule de gens qui venaient de partout, car par régions, on s'était par tradition partagé le calendrier de manière que deux fêtes de villages proches ne tombent pas à la même date.

C'est ainsi que les fêtes de Blida qui entaillaient la saison avaient lieu le dimanche et le lundi de Pentecôte. Nous nous y rendions chaque année, invités au souper du dimanche et lundi par la famille Lecloux, armuriers dans la Grande Rue, grands amis de ma grand-mère et de tous les Jacquemond, grâce à l'Amicale des Enfants du Dauphiné; puis à Zéralda, dernier dimanche de Juin, invités chez les Ratel; puis c'était Fouka mi-juillet; Koléa à la dernière semaine du même mois, où nous recevions dans la cour, sous le figuier, les parents d'ailleurs; Castiglione et sa grandiose fête une semaine plus tard, début Août. Ensuite, c'était Douaouda, la semaine suivante, où la fête avait lieu une année à Douaouda-Ville située sur les collines et l'an d'après à Douaouda-Marine, qui se trouvait sur le bord de la mer; les deux parties de ce bled coupé en deux (tel le Pakistan) et distantes de trois ou quatre kilomètres, étant à peu près égales en maisons et en habitants (le cimetière était dans la pente, commun aux deux parties du village. La grand-mère y est enterrée, avec son père, sa sœur Marthe et les Jacquemond. Les uns y montaient, les autres y descendaient).

Castiglione-plage et ses jeux nautiques clôturait la saison la semaine du 15 Août. Car ensuite beaucoup d'estivants qui peuplaient la zone littorale en été repartaient chez eux pour préparer les vendanges.

Nous avions aussi des fêtes de moindre importance, Chaïba, Téfeschoun, mais très accueillantes aussi.

Une que j'aimais, particulièrement étant petit était celle de Bérard, situé sur la route du littoral menant à Tipasa et à Cherchell. Là nous étions les hôtes à souper de la tante et de l'oncle Jules Jacquemond, frère aîné de ma grand-mère qui était maire du village depuis fort longtemps (à sa mort en 1932, ses fils lui succédèrent aux commandes de la commune. Le cousin Camille d'abord, qui laissa plus tard la place à son frère Albert.). Ce village charmant et pittoresque était une oasis de fraîcheur, où l'eau qui venait de la cascade coulait limpide et fraîche dans des rigoles de ciment des deux côtés de la rue principale bien ombragée par de magnifiques platanes. La place au centre descendait en gradins jusqu'au bord de la mer. La mairie dominant ces lieux se prêtait au magnifique feu d'artifice qui s'y tirait sur le coup de minuit, interrompant le bal un instant pour permettre au nombreux public d'admirer ce splendide spectacle. Ensuite, le bal continuait jusque vers les 3 heures du matin.

Le lundi, les fêtes continuaient encore toute la journée et toute la nuit. Les boulomanes revenaient. Ce jour-là, ce n'étaient plus des quadrettes mais des triplettes qui jouaient au jeu algérien tout terrain, qui fut plus tard supplanté par la provençale pétanque. Il y avait encore pas mal de monde au bal, mais moins d'affluence que le dimanche. Nous, les gosses, ce qui nous intéressait, ce n'était pas le bal mais la fête foraine, baraques, loteries, parc d'attractions diverses, manèges, balançoires, auto tamponneuses, etc ... Nous nous gavions de crème glacée servie entre deux gâteaux, d'oublies, de barbe à papa. Nous trouvions cela fort divertissant.

N'oublions pas, parmi toutes ces réjouissances, la magnifique fête des fleurs de Boufarik et son défilé de chars fleuris.

Nous y allions aussi chaque année, toute la famille, dans la belle voiture que mon père venait d'acheter, une Peugeot six cylindres, spacieuse et luxueuse. C'est fou ce que ces voitures d'autrefois étaient commodes et confortables; on y rentrait à sept ou huit personnes et on était à l'aise. C'était du solide, du costaud.

Sur les murs, sur les panneaux publicitaires était écrit: « Ah ! Si vous aviez une Peugeot » au dessous du fameux lion de Sochaux. C'était chose faite. On en avait une et on en profitait pour aller partout dimanches et fêtes. Mon père conduisait, le grand-oncle à côté devant. Sur les coussins de derrière, ma mère, le bébé, car nous avons eu un petit frère, ma grand-mère de l'autre côté, ma sœur et moi sur les strapontins; moi, du côté de la grand-mère et son inépuisable réserve de bonbons fourrés « la Pie qui Chante », de caramels au lait, de petits beurres Lu. Car la grand-mère, bien que très économe, n'achetait que des produits de première qualité. Le meilleur gruyère de Hollande et le meilleur savon que lui portait Mme Barthélémy qui faisait la tournée des fermes et villages environnants avec son cheval et sa voiture et les meilleurs jambons cuits Olida et saucissons pur porc, camemberts, friandises, chocolats au lait et gâteaux-secs qu'elle achetait le vendredi matin, jour de grand marché hebdomadaire de Koléa toujours chez Maxime et Marcel, qui, sachant la tante Céline exigeante la servaient au mieux.

PROMENADES ET RANDONNÉES

Ces promenades en voiture, mon Dieu! Quels souvenirs!

Nous allions partout. Je me rappelle un dimanche, nous avions été à un meeting d'aviation à Maison-Blanche. Nous avons assisté à des prouesses d'acrobatie aérienne. Michel Detroyat, Marcel Doret et tous les as de l'époque. Nous allions aussi chaque année à la course automobile qui se déroulait sur le circuit Staouéli, la Bridja, la Trappe. Comme nous avions là les beaux-parents de mon oncle René, autre frère de mon père, qui avaient une ferme à un kilomètre ou deux de la Trappe, nous assistions à cet événement sans bourse délier, car du balcon de la maison, on pouvait voir les bolides de l'époque, Bugatti, Amilcar, Alfa Roméo, passer à ras de la ferme, au bord de la route menant à la Trappe. Nous étions aux premières loges.

Une autre fois, c'était aux sources thermales d'Hamмам Hélouane et de là nous étions partis visiter le nouveau barrage du Hamiz. Nous emportions le panier à provisions et nous mangions sur l'herbe, ça m'enchantait. Nous sortions en général à deux voitures pour ces randonnées, la nôtre et celle du cousin Eugène Ratel et sa famille.

Nous avons même été jusqu'à la foire d'Oran passer deux ou trois jours en partant par la route du Chélif et revenant par le littoral Mostaganem, Ténès, Gouraya que nous ne connaissions pas. Cette route du retour était plus longue certes, mais beaucoup plus belle et pittoresque que celle de l'aller.

Les fêtes du Centenaire, nous n'en avons manqué aucune. L'inauguration des monuments aux Colons de Boufarik, la visite à Sidi-Ferruch, le Carrousel et la fantasia au Caroubier, Gaston Doumergue président de la République assistant aux festivités et passant sur le boulevard entouré d'un peloton de spahis sabre au clair. L'escadre française de la Méditerranée au grand complet dans la rade d'Alger. L'armée d'Afrique en grande tenue d'autrefois. Nous avons tout vu.

L'été, c'était la mer, la plage. Nous allions aux oursins le matin. Une ou deux fois, mes parents avaient loué pour la saison un cabanon à Douaouda-Marine.

Pour en revenir un peu à nos moutons (comme dirait Panurge), après cette échappée sur des sujets divers, je terminais donc mon école communale au village. J'étais bon élève, j'apprenais assez facilement, grâce à Dieu, j'adorais la lecture, je réussissais l'examen d'entrée en sixième au lycée d'Alger, et à la rentrée d'Octobre, je partis vivre à Alger chez mes grands-parents paternels qui habitaient au 20 de la rue Maréchal Soult en bas de la grande poste.

J'abrègerai tous ces souvenirs de lycée où j'étais demi-pensionnaire. Je l'ai déjà dit auparavant, venant après ceux de Pagnol, ils paraîtraient bien pâles.

J'avais toujours quelque argent dans ma poche car j'étais économe. Mon grand-père me donnait tous les matins une pièce de deux francs pour le tram aller-retour vu que le midi, je mangeais au lycée. Ça coûtait trente sous, soit un franc cinquante, plus dix sous pour m'acheter un croissant. Je mettais précieusement cet argent de côté, car le matin, au lieu de prendre le tram à la grande poste, je partais en courant par la rue de Constantine, j'avais tôt

fait d'être au square Bresson, puis par les arcades Bab-Azoun, Place du Gouvernement, et ensuite par la rue Bah-el-Oued, au lycée. Idem pour revenir ; quelquefois, je prenais le boulevard Front de mer. Ca me faisait un peu plus long, mais les trottoirs sous les arcades du boulevard étaient plus larges et moins encombrés.

Je n'achetais pas non plus le croissant car un ami nommé Teboul me gavait de croquets aux amandes et de gâteaux à l'anis qu'il n'aimait pas beaucoup, mais que sa mère faisait et l'obligeait, à emporter tous les matins. Je les trouvais délicieux, d'autant plus qu'ils étaient gratuits.

C'était donc tous les jours (à part les jours de pluie, bien sûr, où je prenais le tramway) que je mettais deux francs de côté, ce qui me faisait un petit pécule à la fin du mois.

Mes grands-parents ne se doutaient de rien. Et encore s'en seraient-ils douté, après tout ce n'était pas un bien gros péché, ce n'était même pas un péché du tout.

J'étais bien noté, j'étais rentré en sixième A. C'est-à-dire que j'apprenais le latin, et en langue vivante l'allemand car il n'y avait, plus de place en classe d'anglais et d'arabe.

L'année s'écoula paisiblement, les vacances arrivaient là dessus, malheureusement elles furent très tristes cette année-là car mon père encore tout jeune mourut au cours de sa cure à Vichy d'ulcères à l'estomac, soignés trop tard sans doute. Il faut dire qu'à cette époque, la médecine et la chirurgie (qui font d'énormes progrès tous les jours) n'en étaient, pas encore à ce qu'on voit de nos jours. On mourait encore pour un oui pour un non, d'un abcès dans la gorge, d'un bouton dans le nez, d'une dent infectée, d'une péritonite, d'une pleurésie.

(Il arrive aussi, à notre époque, de mourir à Buenos-Aires, de septicémie après une intervention chirurgicale intestinale).

La mort de notre père mit fin à l'insouciance de cette première partie de notre vie. Nous avons peu parlé de lui car c'est la ferme que nous avons évoquée, et la ferme était avant tout « Grand-mère ». Notre père, c'était Koléa, où il avait une représentation de commerce, c'était l'école laïque, c'était la guerre entre les rouges et les noirs, c'était aussi l'église et les leçons de catéchisme, c'était les amis de classe, une vie toute différente. A Koléa, notre père reprenait tous ses droits et sa conception de l'éducation n'était pas la même que celle de Grand-mère. Il parlait peu mais ses leçons portaient et étaient retenues pour la vie.

Un soir où il nous avait emmenés voir un cirque installé sur la place de Koléa, je lui dis en le voyant admirer une petite fille applaudie qui faisait le pont, le grand écart et bien d'autres figures, que je savais en faire autant. Alors que j'étais en chemise de nuit et que j'allais me coucher, il entra dans ma chambre et, déposant un mouchoir au pied de mon lit, me demanda de le ramasser avec les dents en faisant le pont. Je n'y parvins pas et il sortit sans rien dire. Rouge de confusion, je me jurais de ne jamais plus me vanter de savoir faire quelque chose sans m'en être assurée. Il nous inculquait surtout le respect des autres. Très tôt, nous avons appris qu'il ne fallait jamais rabaisser quelqu'un par une tâche humiliante. Quand notre vieille bonne nous voyait nous remplir de cirage jusqu'aux coudes, on sentait qu'elle n'était pas d'accord avec ses principes, aussi nous trouvions parfois nos souliers cirés, mais elle nous demandait d'en garder le secret, par crainte de nous faire gronder. Mais Koléa et nos parents seront les sujets d'un autre chapitre. Laissons maintenant Jeanne, la fille aînée de Claude, parler de son père.

« Il ne nous reste plus qu'un refuge, celui des souvenirs² : un monde plein d'anecdotes, un monde rempli d'humour et de bonne humeur.

Devant n'importe quelle situation, il y avait toujours cette petite note d'ironie qui nous faisait voir le côté amusant des choses. Vous souvenez-vous, en regardant autour de vous, d'un être qui ait été capable de vous faire rire jusqu'aux larmes, comme lui? "Claude et son grand sens de l'humour", voilà comment tous ceux qui l'ont connu se rappellent Papa. et puis il y avait aussi sa bonté. Le mal n'existait pas pour lui; à ceux qui lui avaient joué de mauvais tours, il disait d'eux: « ils n'ont pas fait exprès ». Je suis persuadée qu'il vivait dans un monde bien à lui, un monde merveilleux.

Il y aurait tant à dire à son sujet, que l'on pourrait écrire un livre. C'était vraiment un personnage « hors du commun ». Il nous aura laissé de lui une telle image! Et combien nous nous sentons riches de cet héritage qu'il aura offert à nous tous! Consolons-nous en pensant qu'il aura vécu comme il le voulait. Je ne peux pas mieux le comparer qu'à la Colombe de Picasso, symbole de paix, mais aussi de liberté. Il était tel un oiseau ne pouvant vivre enfermé, ayant soif de grands horizons, ne restant pas en place une minute, allant, venant, sans cesse en mouvement. Quelle vie concentrée, bien que trop courte pour nous! Et puis toujours cette curiosité, cette soif d'apprendre propre aux êtres intelligents. Quand, tout autour de moi, je voyais les miens pleurer, je refusais de voir la mort; un être comme lui ne peut pas mourir comme ça, tout bêtement; alors, je l'ai imaginé, arrivant dans l'autre monde (un monde nouveau à connaître, pensez-le), enfourchant sa bicyclette, chaussant ses vieilles espadrilles trouées, son chapeau sur la tête, et partant. à la découverte de tous ces beaux endroits; à sens interdit, bien entendu, car il adorait ça; c'était sa façon à lui de se sentir libre, même qu'un jour il a failli se faire écraser par une grosse darne au volant de sa petite voiture; je le revois évoquant cette mésaventure; la « senora » qui vociférait, et lui, toujours calme, ramassant son chapeau poussiéreux et tâchant d'apaiser cette pauvre femme qui criait pour bien peu de choses.

C'était, lui, un souffle de fraîcheur, c'était votre frère, notre père, le compagnon de Maman. La mort n'est pas un châtement, puisque nous terminerons tous de la même façon. Considérons-nous comme privilégiés d'avoir eu dans notre vie un être si riche, qui nous aura donné une ligne de conduite, la joie de vivre. Notre père sera toujours "ce héros au sourire si doux" comme disait Victor Hugo en évoquant son père.

J'essaierai d'effacer les images de la fin car elles font trop mal. Mais il sera parti heureux, car la famille qu'il a créée, lui aura donné l'image de l'union et de l'amour. Et c'était son œuvre. Puissions-nous former nos enfants de même façon qu'il aura éduqué les siens. »

² extrait d'une lettre adressée à sa tante et son oncle

LES JACQUEMOND

La « dent de Crolles », énorme molaire émergeant du massif de la Chartreuse, dominait le petit bourg de Crolles qui lui avait donné son nom. Vieille agglomération de maisons basses, ce village était traversé par un ruisseau descendant du plateau des petites roches, et au bord duquel une maison ancienne aux murs de pierres apparentes abritait une famille de cultivateurs, les Jacquemond. En l'année 1813, le 12 mars, naissait dans ce foyer un garçon que l'on appela Claude François. Ce dernier grandit dans cette ambiance de travail pénible, assidu et souvent ingrat, qu'exige la culture. D'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, il montra dès son adolescence une certaine réticence à accepter cette vie qu'il jugeait trop monotone, qui avait été celle de ses ascendants. Son goût de l'aventure faisait que chaque jour l'idée d'une escapade lui venait à l'esprit. La crainte de terminer son existence sans même connaître Grenoble située à quelques lieues, ce qui était le cas de la majorité de ses voisins, le décida à partir vers Paris où il pensait trouver un emploi à sa convenance en même temps qu'une vie agréable. Mais ce fut peu après, l'appel pour le service militaire qui devait lui donner une véritable chance d'évasion ... La guerre de Crimée allait assouvir sa passion des voyages et de l'aventure. L'expédition du Maréchal St. Arnaud le débarqua en Turquie en 1854 après avoir bourlingué plusieurs semaines sur un bateau à voiles. Le sort lui fut favorable et ayant échappé à l'épidémie de choléra qui décima une grande partie du corps expéditionnaire pendant son transfert vers la Crimée par les piailles et, les marais du bord de la mer Noire, il termina indemne cette guerre, après le siège de Sébastopol.

Son retour en France à bord d'une corvette à vapeur qui relâchait dans de nombreux ports du Moyen Orient, ne fit qu'augmenter son désir des voyages. Mais la sagesse le ramena dans son village natal afin de conserver le patrimoine familial. Dès son retour il épousa une amie d'enfance, Olympe Gaude, sortie du couvent depuis peu de temps. Il reprit sans grand empressement ses vieilles habitudes au milieu des vignes et des vergers disséminés sur les bords de l'Isère. Mais au cours de chaque trajet effectué sur sa charette, entre les terres et la maison de famille, il rêvait sans cesse à une transplantation dans un pays lointain. Des années passèrent ainsi jusqu'au jour où sa femme mourut, de suite après lui avoir donné un sixième enfant. Claude François restait veuf avec trois filles et trois garçons: Nancy, Jules, Camille, Céline, Léon et Marthe. Très soucieux de leur instruction et de leur éducation, il s'en occupa beaucoup. Le soir à la veillée, pendant que les filles tricotaient et que les garçons réparaient les harnais ou tressaient des corbeilles d'osier, il lisait à haute voix des livres instructifs et donnait de son mieux des conseils lui paraissant utiles. Son imagination toujours en haleine faisait, que bien souvent, les aventures de Jules Verne venaient apporter une sorte de détente dans ces cours du soir. Puis un jour, il pensa soudain qu'il avait un frère de lait parti en Algérie depuis plusieurs années. Tracassé par l'idée qu'il pourrait bien lui aussi tenter de s'installer dans ce pays neuf, il rentra des champs avec une idée bien arrêtée. Il demanderait l'adresse de Ramel et irait le voir dans son village, qui, paraît-il, n'était situé qu'à une quarantaine de kilomètres d'Alger.

Plusieurs raisons le poussaient à un départ éventuel en Algérie. La première était que les

terres qu'il avait à Crolles n'étaient plus suffisantes pour pouvoir élever décemment ses six enfants, depuis que cette nouvelle maladie de la vigne que l'on appelait le Phylloxera avait fait son apparition dans la région. Et puis et surtout, c'était le souci des sept années de service militaire qui allaient le priver de ses garçons. Sept années d'absence alors que les volontaires pour l'Algérie ne portaient l'uniforme que pendant une année. Claude François n'avait plus à hésiter: il avait devant lui un bon mois d'hiver pendant lequel les travaux étaient à peu près inexistantes, ce qui pouvait lui permettre d'aller se rendre compte sur place de la possibilité d'une installation dans ce pays. Après avoir tenu un véritable conseil de famille, il écrivit à Ramel pour lui annoncer sa prochaine arrivée.

Jules, l'aîné des garçons, depuis longtemps déjà, n'aidait plus son père dans les champs et avait cherché dans une usine proche un travail, dont le salaire payé à date fixe facilitait les prévisions de dépenses pour toute la famille. Le travail de Jules consistait à confectionner des tonneaux d'emballage pour une cimenterie. Avec la pratique, il arrivait à assembler les douves sur leurs fonds et à les cercler avec une dextérité qui lui permit bientôt de rapporter chaque semaine un pécule qui devenait de plus en plus agréable dans le foyer.

Avant même son débarquement sur les quais d'Alger, Claude François se sentait déjà pris par ce pays. Parti de Crolles par le brouillard et le froid, il allait débarquer en plein mois de Février dans une des plus belles rades qu'il ait connues pendant son périple en Méditerranée Orientale.

La grande muraille du Djurdjura couverte de neige se découpait à l'Est d'Alger dans un ciel bleu sans nuages. Badigeonnées à la chaux, les maisons à terrasse de la Casbah s'élevaient en gradins à flanc de collines et éclataient de blancheur sur le fond de verdure des vergers et des collines environnantes. Au terme de son voyage, la diligence le déposa à Koléah, petite ville de garnison dont dépendait le hameau de Saighr. Ramel qui n'avait pas revu son frère de lait depuis des années, l'attendait au relais de la diligence et ses paroles de bienvenue comblèrent Claude François. Mon cher Bug, lui dit-il, si tu es venu me voir avec l'intention de te fixer ici, je crois pouvoir t'annoncer la possibilité de prendre en métayage la propriété d'un de mes voisins. Cela, ajouta-t-il, me paraît être une excellente affaire. Comme tous ses compatriotes, Ramel venait de l'appeler Bug. C'était un surnom qui lui avait été donné par tous ses amis de Crolles après son retour de Crimée, sans doute parce qu'il avait trop souvent raconté sa participation à la célèbre et décisive bataille qui s'était déroulée à l'estuaire du Bug, en plein hiver au milieu des glaces, et qui avaient rendu pénibles les manœuvres de la bombarde sur laquelle il avait été embarqué.

Dès le lendemain, Bug et Ramel allèrent voir Monsieur Marullaz, le voisin qui voulait donner sa propriété en métayage. L'affaire fut conclue en un après-midi, en discutant autour d'un échantillon d'eau-de-vie provenant d'une des premières vignes plantées à Saighr. Ramel était heureux à l'idée qu'une nouvelle famille allait venir grossir les rangs des Dauphinois qui formaient déjà une véritable colonie dans la région. Quelques jours après, Bug repartit vers Crolles apportant la bonne nouvelle à sa famille. Les garçons déjà imprégnés par l'esprit d'aventure de leur père attendaient le retour de celui-ci avec le ferme espoir qu'une vie nouvelle, plus intéressante, allait commencer pour eux. Seule la sœur aînée, Nancy, était contrariée par le bouleversement que produirait ce départ. En ce qui la concernait, c'était bien décidé: elle ne quittera pas sa vallée pour partir dans ce pays inconnu dont seuls les inconvénients et conséquences fâcheuses avaient frappé son imagination. Elle annonça alors son intention d'épouser Paul Gérente, cultivateur des en-

vions, qui projetait de se lancer dans le commerce des vins en demi-gros. Peut-être pensait-elle que son mariage influencerait sur la décision de ses frères et sœurs mais il n'en fut rien. Dès ce mariage et l'installation du jeune couple dans la petite ville de Brignoud, située à quelques kilomètres sur l'autre rive de l'Isère, Jules le fils aîné, abandonnait son travail de tonnellerie dans sa fabrique de ciment et toute la famille Jacquemond prépara son départ.

Le petit noyau de Dauphinois installés dans la région de Saïghr depuis plusieurs années accueillit ces nouveaux arrivés et facilita au maximum leur installation sur la propriété. La sœur aînée qui jusqu'à son mariage avait joué le rôle de mère de famille fut remplacée par Céлина, qui encore bien jeune, s'occupa de son mieux de la maison et de ses frères et sœurs. Au départ de cette nouvelle vie, ceux-ci étaient âgés respectivement de : Jules 20 ans, Camille 18 ans, Céлина 14 ans, Léon 11 ans et Marthe 7 ans. Nancy qui était restée à Brignoud était l'aînée de tous d'un peu plus de deux ans. Peu après leur installation, Jules fit son année de service militaire dans une compagnie de zouaves occupant le fort qui, de la crête de la montagne du Gouraya, dominait la rade et la ville de Bougie.

Dès son retour à Saïghr, ce fut Camille qui partit à son tour pour une année de garnison à Constantine. Malgré les absences relativement courtes de ses fils, Claude François continuait sans relâche à exploiter ses terres et à amasser de quoi pouvoir un jour devenir lui-même propriétaire terrien.

Ce but fut atteint quelques années plus tard et un notaire fut chargé de vendre les biens laissés à Crolles. Le montant de ces ventes ajouté aux économies faites à Saïghr allait permettre à Claude François de mettre son projet à exécution et venir s'installer définitivement à Douaouda. Ce village était tout proche de Saïghr et le 10 janvier 1888 l'acte d'achat d'une maison et de plusieurs hectares de terre était signé. Cette même année, Jules le fils aîné se mariait, laissant ses frères et sœurs, pour aller habiter Bérard chez sa belle-famille. Mais Léon, le plus jeune des garçons était maintenant à l'âge de remplacer pour aider son père en compagnie de son frère Camille qui avait terminé son service militaire. Dès la première année, les terrains qui avaient été achetés dans la vallée du Mazafran au-dessous du village de Douaouda avaient été plantés en vignes. La famille, à présent bien établie, allait attendre les premières récoltes en effectuant certains travaux chez des voisins, afin de subsister jusqu'aux premières recettes. Malheureusement, Claude François n'eut pas le bonheur de jouir du fruit de toute cette peine dispensée depuis son arrivée dans ce nouveau pays. A la fin d'une matinée particulièrement chaude, il dut abandonner son travail et revint péniblement vers la maison où il trouva sa fille Céлина, s'affairant autour d'une lessiveuse sous laquelle un feu de bois ajouta à la chaleur du sirocco. Je me sens fiévreux, lui dit-il. Laisse-moi terminer ta lessive et va aider tes frères que j'ai laissés seuls aux champs pour terminer un chargement de sacs de blé. Mais peu après, Claude François dut encore abandonner sa corvée, pour aller se coucher. Lorsque ses enfants revinrent, ils diagnostiquèrent vite une insolation. La vieille espagnole voisine qui était toujours prête à apporter son aide dans les moments difficiles voulut, une fois de plus faire preuve de dévouement en arrivant avec quelques ustensiles, et procéda à une opération d'un pouvoir surnaturel qui dissipait tous les maux provoqués par le soleil. Ne voulant la vexer, elle fut laissée libre d'exercer ses talents de guérisseuse, pendant que l'un des fils partant à cheval allait avertir le médecin de Koléah. Mais avant que celui-ci eût le temps de se déplacer, Claude François devait décéder brusquement d'une insolation.

C'était, le 15 juin 1889.

De cette famille qui avait quitté Crolles cinq années plus tôt, il ne restait plus à Douaouda que les quatre plus jeunes enfants. Céline qui avait 19 ans fut dès lors une véritable mère de famille. Un jeune colon qu'elle avait connu dès son arrivée à Saighr, Ennemond-Joseph Finateu, avait proposé de lui donner son nom depuis plus d'un an déjà, mais d'un caractère volontaire, elle avait; décidé de n'accepter le mariage que lorsque les deux plus jeunes frères et sœurs auraient atteint leur majorité. Cette décision devait l'obliger à attendre que Marthe la benjamine épousât le 16 juillet 1898, un employé des chemins de fer qui avait été nommé dans la petite ville de Batna. Céline se maria quelques mois plus tard, le 29 octobre 1898 après que son fiancé eut attendu 11ans. Elle repartit habiter Saighr. Le frère cadet Camille, avait épousé une Dauphinoise, Léonie Bérard, et le plus jeune frère Léon, une demoiselle Jiquet, fille de colon installé à Fouka, le village voisin.

En 1899, les trois sœurs cédaient leur droit à l'héritage moyennant une somme globale de neuf mille francs et les trois frères se partageaient les terres achetées par leur père, onze années auparavant. Un des deux frères fixés à Douaouda, Camille, devait en plus de ses terres prendre en location une belle propriété près de la mer et devenir plus tard maire de Douaouda et conseiller général du canton de Koléah. Les belles réalisations dans sa commune et son dévouement pour le développement de tout le canton lui valurent de recevoir quelques années avant sa mort, la croix de la Légion d'honneur des mains du gouverneur d'Algérie.

Il décédait à l'âge de 54 ans le 13 novembre 1919. Le dernier de cette génération, Léon, toujours en possession de la propriété de famille mourait à 83 ans le 11 mars 1956.

Jules était mort en 1932, après avoir exercé les fonctions de maire de Bérard pendant une trentaine d'années. Son fils aîné Camille, lui succéda jusqu'en 1953. Albert, qui le remplaça resta maire jusqu'à l'indépendance de l'Algérie et fut l'un des derniers spectateurs à assister à l'effondrement et la dégradation de l'œuvre accomplie par nos familles. Céline avait cessé de vivre en mai 1940

